Georges CONDOMINAS

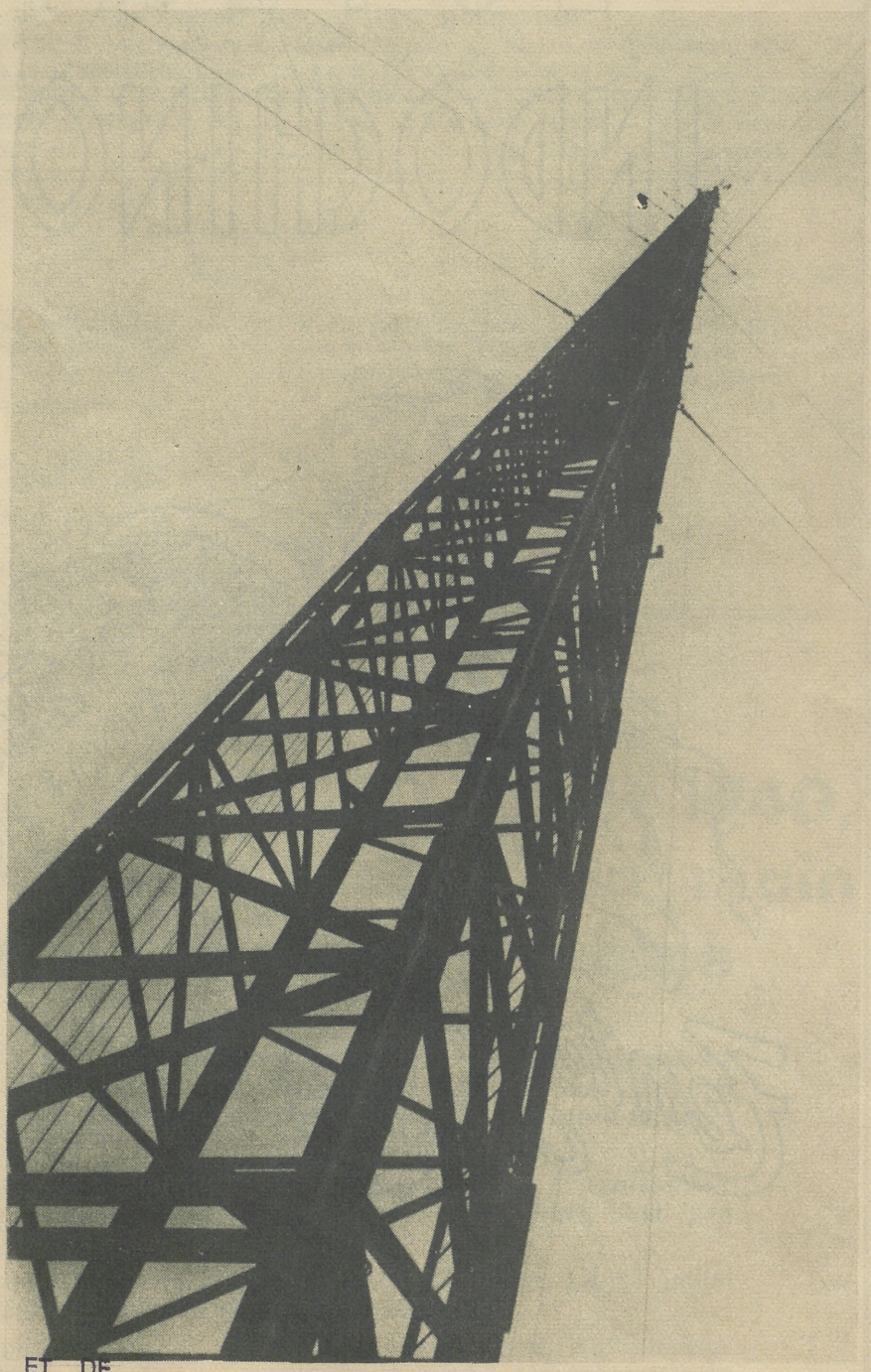
4e Année Nº 151 Le Nº 0$50 Jeudi 22 Juillet 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

RADIO SAIGON

LA VOIX DE LA FRANCE EN EXTRÊME-ORIENT



Un pylône de 250 mètres.

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE
P 1930

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



-TR. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 151 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 22 juillet 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Anniversaire. — Il y a trois ans, le 20 juillet 1940, l'Amiral Decoux prenait en main les destinées de l'Indochine	1
Emile Bertin et l'amitié franco-japonaise, par C. V.	6
Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. Cadière, des Missions Etrangères de Paris	9
... Ici Radio Saigon... La voix de la France en Extrême-Orient	I à VIII
Un voyage mouvementé de Paul Doumer (1897)	11
Sur les côtes du golfe de Thailande. — Iles, par le Docteur Guy Issartier	13
L'Indochine en marche. — Le centre de jeunesse féminine de Saigon	14
La Semaine dans le Monde	15
Revue de la Presse Indochinoise	16
La Vie Indochinoise	17
Courrier de nos lecteurs	17
Mots croisés n° 121	18
Solution des mots croisés n° 120	18

ANNIVERSAIRE

Il y a trois ans, le 20 juillet 1940, l'Amiral DECOUX prenait en main les destinées de l'Indochine

JUIN 1940. — Quelques jours après l'armistice. — Un télégramme de France enjoint à l'Amiral Decoux, Commandant en Chef des Forces Navales Françaises d'Extrême-Orient, de prendre la barre de l'Indochine.

Si jamais homme s'est trouvé, d'une façon brutale et inattendue, devant des responsabilités écrasantes, sans les avoir désirées, c'est bien lui.

Mais il est marin, homme de devoir et de discipline. Le 20 juillet 1940, il prend ses fonctions et fait front à la situation.

De sombres nuages barrent l'horizon de toutes parts. A l'intérieur les esprits sont égarés. On s'interroge, on doute, on se décourage. On se demande où est le devoir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais la grande voix du Maréchal s'élève à plusieurs reprises.

Elle dicte, en termes inoubliables, la nécessité de l'union, de la fidélité à la vraie France, la nécessité d'un ordre nouveau. Le devoir est là : il ne peut y avoir d'hésitation pour un marin. Et l'Amiral dissipe immédiatement les angoisses et les doutes.

Fidélité au Maréchal et au travail pour la Révolution Nationale : tel est le court programme qu'il trace d'emblée à tous les Indochinois.

Et il se met à la besogne, que pendant trois ans il poursuivra sans faiblir, au milieu des difficultés et des obstacles sans nombre.

Le premier problème : définir et assurer la position de l'Indochine en Extrême-Orient. L'expérience diplomatique du nouveau Gouverneur Général — n'a-t-il pas défendu notre Marine à la Conférence générale du désarmement en février 1932, et à la Conférence Navale de Londres en fin 1935 ? — lui permet d'apercevoir immédiatement la seule politique à suivre, politique réaliste, ennemie de toute équivoque et de tout faux-fuyant.

Dès sa prise de fonctions, il entre en contact avec la Mission japonaise arrivée depuis quelques semaines au Tonkin.

Pendant trois ans, en plein accord avec le Gouvernement du Maréchal, il ne cessera de négocier avec les autorités nippones en vue de faire évoluer les relations franco-japonaises vers un équilibre définitif et satisfaisant, basé sur la confiance réciproque, sur la reconnaissance des droits prééminents du Japon en Extrême-Orient et sur le respect de la souveraineté française en Indochine.

Prenant leur origine dans l'accord politique conclu le 30 août 1940 entre les deux gouvernements français et japonais, la convention militaire du 22 septembre 1940, les nouveaux accords de juillet 1941, puis, au moment du déclenchement du conflit du Pacifique, les engagements de défense commune de décembre 1941, constituent les principales étapes du chemin parcouru.

Simultanément, sur le plan diplomatique, le traité de paix signé à Tokyo en mai 1941 réglait définitivement l'incident franco-thailandais.

Enfin, dans l'ordre économique, les accords de mai 1941 jetaient les bases des échanges entre le Japon et l'Indochine.

VIVRE

Problème essentiel auquel il faut faire face immédiatement. L'Indochine est brusquement coupée de l'Europe et bientôt de tous les pays d'Extrême-Orient. Sa structure économique est bouleversée. Une seule solution pour éviter l'asphyxie : s'adapter à la situation. Et l'Indochine s'adapte, signe des conventions commerciales avec le Japon, et maintient un minimum d'échanges extérieurs. Le fait est là : le pays respire, à un rythme ralenti et difficile certes, mais il respire.

La guerre se prolonge, isolant de plus en plus l'Indochine. Il faut éviter à tout prix l'épuisement, l'assoupissement économique et toutes ses conséquences. D'où la bataille de la production que mène l'Amiral dès sa prise de service : « L'Indochine doit produire tout ce qu'elle peut produire ; il faut faire feu de tout bois ; il faut s'acharner à trouver sur place ce qui nous venait de l'extérieur : il faut créer du neuf. Il faut... ». L'Amiral ne se lasse pas de répéter ces phrases. Sa volonté stimule les énergies, et avive l'ingéniosité de tous. Là encore les résultats témoignent des efforts accomplis. Nous les avons énumérés maintes fois dans cette revue. Nous évoquerons les cultures agricoles et forestières poussées au maximum, l'effort fait pour les textiles (coton) et les oléagineux (ricin, abrasin), les fibres nouvelles prêtes à être utilisées industriellement, jute, ramie, coco, kapok, le haut fourneau de Bac-son et la fonte, les prospections et les exploitations minières nouvelles se multipliant, étain, plomb,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Vice-Amiral d'Escadre Jean **DECOUX**
Gouverneur Général de l'Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cuivre, apatites, carbure de calcium... ; le gazogène et l'alcool remplaçant — au prix de quels efforts intelligents et tenaces — l'essence, la mobilisation de tous les efforts industriels et techniques aboutissant à la fabrication de poudre noire pour les mines, du chlorate de potasse pour les allumettes, du carbonate de soude, du phosphore, des lubrifiants pour automobiles et machines à vapeur. La fabrication autarcique des accumulateurs, des chambres à air. L'artisanat vivifié par des concours multiples...

Relisez « Indochine ». Il faut le dire : derrière tout ce faisceau d'efforts, opiniâtre et lucide, est la volonté du Chef. On bougonne, comme toujours, on grogne, « l'Amiral est trop exigeant ! L'Amiral veut aller trop vite ! On n'en peut plus : l'Amiral demande trop ». L'Amiral connaît toutes ces petites rebellions, il n'ignore rien de ces petits accès de mauvaise humeur. Il en sourit. Et il persiste. Car il sait que son action permanente de présence et de rappel est le seul moyen efficace d'éviter l'engourdissement.

Car la situation, cela va sans dire, comporte bien des points noirs. Si l'on produit, il faut aussi, hélas, rationner, et parer aux carences et déficiences inévitables. Il faut contrôler la production, sauvegarder des industries en sommeil, répartir certains produits, ravitailler, contrôler les prix, aménager les transports, les combiner, bref, faire front à tous les aléas, sans cesse renaissants, d'une économie sous la guerre, sinon en guerre. Tout est mis en œuvre pour cette action de combat : une organisation professionnelle précorporative : les groupements professionnels, permet à l'Amiral d'agir au mieux et au plus vite.

Si la machine grince quelque peu, elle tourne. Et une chose demeure : l'Indochine continue à vivre économiquement et ses habitants ont évité la misère, sinon la gêne. C'est le résultat d'une bataille de tous les jours, qui se poursuit...

CONSTRUIRE

Maintenir, vivre, cela ne satisfait pas l'Amiral : il veut également construire. Il a cette passion. Maroc 1914-1918, Indochine d'aujourd'hui : deux paradoxes exaltants ; deux pays sous la guerre, au milieu des pires difficultés, construisant à tour de bras, poursuivant à une cadence sans précédent « le programme de grands travaux sans doute le plus audacieux, le plus vaste, le plus dynamique, le plus moderne qu'on ait jamais lancé dans ce pays ». Des mots, dites-vous. Voici des faits : c'est l'Amiral qui a voulu et stimulé les remarquables plans d'urbanisme, sur lesquels vont se remembrer toutes les grandes et petites cités : le plus grand Hanoi, le plus grand Haiphong, le plus grand Nam-dinh, le plus grand Saigon-Cholon, le plus grand Phnom-penh, le plus grand Dalat... Certains de ces plans sont terminés. Les autres, « nous les tenons », dit l'Amiral.

C'est l'Amiral qui a voulu et stimulé la construction de toutes ces routes, route n° 13, route n° 14, route n° 19, route n° 23 dont les tentacules s'étendent chaque jour davantage dans les coins les plus intimes de la Fédération et qui souderont étroitement entre eux ses cinq pays.

C'est lui qui a voulu et stimulé la construction de ces ponts qui jettent leur architecture audacieuse sur les rivières les plus rebelles et les plus indépendantes, ponts sur la Srépok, sur la Sé-bang-Hien, sur la Sédone...

C'est lui qui a voulu la Cité Universitaire, c'est lui qui a voulu la Cité qui porte son nom à Dalat, c'est lui qui veut réaliser Haiphong, port en eaux claires ; c'est lui qui veut un avant-port en eaux profondes, en baie d'Along, c'est lui qui a jeté les bases définitives d'un aménagement hydroélectrique du Sud-Annam, c'est lui qui a voulu l'exposition de Hanoi, une réussite, et l'exposition de Saigon, un succès sans précédent...

Feuilletez la revue « Indochine » depuis le numéro 1 et vous serez convaincu, comme le dit si joliment notre ami Bernard Breil, qu'« on n'a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jamais vu un peuple vaincu présenter des preuves aussi invraisemblables d'une aussi puissante vitalité ». Nous ne faisons pas métier d'encenser. Mais peut-on sincèrement, en toute bonne foi, ne pas rendre justice à l'animateur de toute cette « belle ouvrage » ?

RENOVER

La Révolution Nationale exige encore davantage. Elle exige une rénovation de la structure politique, administrative de l'Union. Elle exige une rénovation culturelle, intellectuelle, morale, physique.

Dès sa prise de service, l'Amiral affirme son autorité et il en use, souvent rudement, mais toujours humainement. Dès son arrivée, on sent que les leviers de commande sont tenus d'une main ferme, avec qui il ne faut pas badiner. Parallèlement, d'étage en étage, à tous les degrés de la hiérarchie, il entend affirmer chacun de ses collaborateurs dans son autorité propre, jusqu'au modeste chef de village, qu'il restaure suivant des principes très anciens et très nouveaux. Tous les ressorts sont retendus. La dignité est rendue aux fonctions de chef : mandarins et fonctionnaires de tous ordres, Français et Annamites, voient leur sort matériel s'améliorer. Un terme est mis au malaise du fonctionnariat autochtone : les cadres latéraux sont supprimés et les cadres locaux créés. Les Indochinois accèdent largement aux postes techniques et de gestion. Des cadres nouveaux leur sont ouverts : rédacteurs indochinois, assistants de médecine sociale...

L'Amiral rappelle à chacun — dans des circulaires d'une fermeté franche et vigoureuse — ses responsabilités. Il avertit, prévient, avec patience, avec bonté ; mais il ne craint pas de frapper.

Plusieurs centaines d'agents — incapables, titulaires de hauts grades dans les sociétés secrètes — sont relevés de leurs fonctions. Et les adeptes de la dissidence, les aveugles et les sourds, ceux qui n'ont pas su comprendre ses patients avertissements sont mis hors de danger de nuire. Du haut en bas de la machine administrative, un vent plus sain et plus vif règne. Nul ne saurait le contester.

Parallèlement à cette reprise en mains de l'autorité, il a fallu mettre en sommeil les restes du passé. Les anciennes assemblées, ont été mises en veilleuse dès novembre 1940 ; mais dès cette époque, l'Amiral s'est soucié de donner à ce pays une représentation efficace et réelle des forces vives du pays.

Un Conseil Fédéral Indochinois est créé. Puis une Assemblée Mixte, conçue sur le mode corporatif, le remplace : c'est le Conseil Fédéral de l'Indochine, appelé à représenter non des opinions mais des besoins et des intérêts.

Il ne suffit pas de rénover la structure politique de l'Union, il faut, une fois pour toutes, instaurer « une politique » et s'y tenir. Il faut, une fois pour toutes, une doctrine : l'Amiral la définit à la lumière des principes de la Révolution Nationale et la résume dans ce mot : fédéralisme. Mot qu'il précise, pour éviter toute ambiguïté : fédéralisme ne signifie pas association précaire et révocable de petites nationalités ombrageuses et chauvines ; il ne couvre pas davantage un désir néfaste d'uniformisation et d'assimilation. Il signifie à la fois unité et diversité. Unité de tous les pays de l'Indochine sous l'égide d'un fédérateur, la France, commun dénominateur bienfaisant et indispensable, respectant la diversité des vocations nationales et culturelles locales. C'est simple, direz-vous. Certes. Mais encore fallait-il le dire et adapter les principes à la vie. Les résultats sont là : l'« esprit fédéral », esprit de solidarité, se développe chaque jour, en même temps que des mouvements patriotiques locaux, sains et clairvoyants, prennent corps, faisant litière de tout nationalisme ombrageux. Chaque Indochinois sait qu'il peut et doit servir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la Fédération, sans se renier en aucune façon. Des institutions vont sanctionner cette politique : Sur le plan fédéral, unification du Droit pénal, création de la citoyenneté indochinoise. Sur les plans locaux, renforcement des pouvoirs des souverains et des chefs d'administration locale, et mise au point des statuts de Droit privé. L'Indochine « tient » sa politique.

Mais pour que cette politique aboutisse, pour qu'elle donne dans l'avenir tous ses fruits, il faut qu'elle recueille l'adhésion de tous. Avec l'aide de la Légion et de ses services spécialisés, l'Amiral stimule et encourage un mouvement de propagande qui n'a pour but que de faire mieux connaître à tous, tant Français qu'Indochinois, les principes de l'ordre nouveau, et de préciser les devoirs de chacun.

L'Amiral n'est pas homme à ne bâtir que pour des lendemains immédiats. Il n'est pas homme à bâtir sur du sable. Dès sa prise de service, il a souci de forger l'esprit, le caractère et le corps des Indochinois de demain. Les résultats sont, dans ce domaine, inespérés. Un vaste mouvement de sports et de jeunesse a été déclenché dans toutes les parties de la Fédération. Toute la jeunesse d'Indochine est intégrée dans le mouvement de « Jeunesse d'Empire Français » qui respecte tous les mouvements antérieurs, toutes les variétés, toutes les vocations, et toute la diversité nécessaire à l'unité. Les stades se multiplient, une Ecole Supérieure d'éducation physique est créée à Phan-thiêt, une Ecole de monitrices et une Ecole féminine des cadres sont créées à Dalat, une Ecole Supérieure des Cadres de Jeunesse est également fondée à Phan-thiêt dans le plus pur esprit de la Révolution Nationale. Des écoles locales et provinciales se créent, de semaine en semaine, au fur et à mesure de la sortie des moniteurs. L'équipement du pays se multiplie et l'organisation se ramifie, chaque jour plus serrée.

L'Amiral sait que la France restera le pays de la haute culture et de la recherche désintéressée. Là encore il s'agit de maintenir la flamme. Il s'en préoccupe.

L'Ecole Française d'Extrême-Orient et tous les établissements scientifiques sont épaulés comme ils ne l'ont jamais été. Des relations culturelles sont amorcées avec le Japon.

L'Université se pare de nouvelles chaires, une faculté des Sciences, et de nouvelles écoles sont créées ou recréées : l'école vétérinaire, l'école des Travaux publics ; l'école des Beaux-Arts est réorganisée...

A l'échelon rizières des milliers d'écoles élémentaires voient le jour. A tous les degrés, l'enseignement est vivifié par l'esprit de la Révolution Nationale.

Un grand prix littéraire est lancé et attribué à deux œuvres de qualité. Sur le plan des langues locales, un mouvement croissant est stimulé par la volonté de l'Amiral. Il aide à la création de l'Association Alexandre-de-Rhodes dont les éditions et les concours littéraires connaissent un succès encourageant ; il stimule la culture khmère en patronnant concours littéraires et dramatiques, il encourage la culture lao, dont le théâtre est lancé, dont les manifestations littéraires démarrent...

***

Nous nous arrêterons là, n'ayant pas dessein d'énumérer mais d'évoquer. Derrière toutes ces manifestations, il ne faut pas craindre de le redire, il y a l'Amiral, toujours présent, toujours agissant, toujours exigeant, toujours animé de la passion d'aboutir. Le chemin à parcourir est encore immense, l'horizon est encore gros de menaces. Mais une œuvre durable a été mise sur le chantier.

Les résultats sont là : tangibles, concrets, vérifiables. On ne peut les nier : ils s'inscrivent partout. Ils commandent la confiance et autorisent l'espoir.

INDOCHINE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ÉMILE BERTIN et l'amitié franco-japonaise

par C. V.

L'EMINENTE figure de l'ingénieur Emile Bertin domine l'histoire de l'architecture navale pendant les cinquante années qui de 1860 à 1910 environ virent passer le navire de guerre du stade de la frégate cuirassée à celui du dreadnought.

Dans ces quelques lignes consacrées à sa mémoire, après avoir noté brièvement les grands traits de sa carrière et de son œuvre, il sera fait une mention particulière de ce qui, à nos yeux de Français, ne constitue pas le moindre mérite de cet illustre savant, à savoir son séjour et son œuvre au Japon qui font de Bertin l'un des artisans les plus efficaces de l'amitié franco-japonaise qui reste dans l'incroyable bouleversement actuel l'un des meilleurs éléments de l'actif de notre pays.

Louis-Emile Bertin, né à Nancy, le 23 mars 1840, élève de l'Ecole Polytechnique en 1858, choisit la carrière du Génie Maritime et fut affecté en 1862 au port de Cherbourg, puis en 1880, à celui de Brest comme chef de la Section des constructions neuves. En 1885, sa brillante réputation, qui avait dépassé nos frontières, le fit demander par le Gouvernement japonais comme conseiller technique pour réorganiser les arsenaux de la flotte nippone. S'étant acquitté avec un plein succès de cette mission de premier plan, il rentra en France en 1890, fut affecté au port de Toulon et promu ingénieur général en 1892. Il occupa dans ce grade les postes de directeur de l'Ecole d'application du génie maritime, puis de directeur central des constructions navales. Il créa enfin la section technique des constructions navales dont il fut le premier chef, et, ayant atteint en 1905 la limite d'âge de son grade dut alors prendre sa retraite, en pleine activité physique et intellectuelle, sans que, par un concours de circonstances que seule la désastreuse politique de l'époque peut expliquer, une promotion au grade d'inspecteur général ait pu permettre à la Marine de bénéficier pendant trois ans encore de ses services éminents. Ceci n'interrompit pas d'ailleurs le cours de ses travaux qui lui avaient valu par ailleurs les plus hautes distinctions : membre de l'Institut, président de l'Académie des Sciences, président de l'association technique maritime et aéronautique, président d'ancienneté de l'Institut britannique des « Naval Architects », il poursuivit au cours des dix-neuf années d'une verte vieillesse, les études les plus diverses, exposées en des mémoires magistraux qui suffiraient à illustrer son nom.

Il faudrait un volume pour résumer l'essentiel de l'œuvre scientifique de Bertin ; il n'est possible ici que d'en signaler les points les plus typiques.

Son premier mérite est d'avoir compris que la science de la construction navale devait débuter par l'étude, aussi serrée que possible, des mouvements et de l'équilibre du navire dans son élément, c'est-à-dire sur la mer agitée. Sur les questions de la houle, du roulis, du tangage et des qualités nautiques du navire, les idées officielles de l'époque où il débuta tenaient dans les théories de D. Bernouilli et de Reech dont il a pu dire : « Si les équations présentées dans notre enseignement en 1860 quand j'entrai à l'Ecole du génie maritime et même jusque vers 1870 avaient été exactes, la navigation eût été simplement impossible ». En dix ans, de 1866 à 1876, sans interrompre pour cela ses autres travaux, il parvint, contrôlant à chaque instant par les expériences les plus judicieuses les conclusions de ses calculs, à établir les schémas rendant compte avec une approximation non encore dépassée des mouvements de la houle, du roulis et du tangage des navires, et de leur équilibre sur mer agitée. Ces études le conduisirent en particulier à proposer l'adoption des quilles de roulis, dont tous les navires sont maintenant pourvus.

Corrélativement, il était le premier à mettre en lumière qu'un navire avarié risque davantage de périr par perte de stabilité et chavirement que par perte de flottabilité. Il en déduisait l'invention de la protection des navires de combat contre l'artillerie par une tranche cellulaire au niveau de la flottaison et au-dessus d'un pont blindé, concurremment avec le cuirassement vertical. Ce schéma de protection, reconnu efficace à l'expérience du combat, est encore adopté par toutes les marines.

En même temps qu'il était un ardent défenseur de la stabilité, Bertin était un apôtre de la vitesse. La discussion rationnelle de l'équation des poids lui montrait l'intérêt primordial de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'allègement des machines, en vue de réaliser la puissance maxima avec le plus petit déplacement. Dès 1879, il pouvait illustrer cette théorie en réalisant sur l'aviso « Milan », avec un gain de poids de 50 % sur les 3.800 tonnes de l'aviso anglais « Iris », une vitesse de 18 nœuds 4, à une époque où les navires de sa taille ne dépassaient pas 16 nœuds.

Tel est l'ingénieur, tel est le savant choisi en 1885 pour servir de conseiller technique à la jeune Marine japonaise qui devait, en quelques années d'une foudroyante ascension, amener l'Empire du Soleil Levant au premier rang des puissances navales. C'est en décembre 1885 que Bertin arrive au Japon. Il y trouvait le souvenir encore frais d'un de ses anciens,



Emile BERTIN
Membre de l'Institut (23 mars 1840 — 23 octobre 1924).

C'est à la lumière de ces principes qu'il put réaliser, à l'apogée de sa carrière, la magnifique flotte de croiseurs et de cuirassés (« Jeanne-d'Arc », « Jules-Ferry », « République », « Patrie », « Henri IV ») qui mit notre Marine à la première place jusqu'à l'apparition du dreadnought.

l'ingénieur Léonce Verny qui, quelque vingt ans plus tôt y avait jeté les bases d'une première collaboration du génie maritime français et de la Marine japonaise en créant l'arsenal de Yokosuka (1). C'est cet arsenal qu'il

(1) Voir *Indochine* nº 129.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

réorganise tout d'abord en même temps qu'il jette les bases de celui de Sasebo.

D'emblée, voyant loin et grand et pressentant l'essor du jeune empire il s'attache à doter la nouvelle Marine de tous les perfectionnements les plus récents et à faire réaliser comme prototypes les bâtiments les plus modernes du monde.

Il fallait aller vite : les deux premiers croiseurs le « Matsushima » et l'« Itsukushima » étaient commandés en France sur ses plans, tandis que l'arsenal de Yokosuka construisait le « Hashidate » et le « Yayegama ». Mention particulière doit être faite de ce dernier, aviso rapide sur lequel Bertin réalisait la gageure de battre de trois nœuds son propre record du « Milan » atteignant avec 6.000 chevaux au lieu de 4.000 la vitesse de 21 nœuds.

Quant aux croiseurs, ils étaient naturellement pourvus du nouveau mode de protection par caisson blindé à cloisonnement cellulaire, et étaient armés de canons Canet, chefs-d'œuvre de l'artillerie française, et les plus perfectionnés de l'époque.

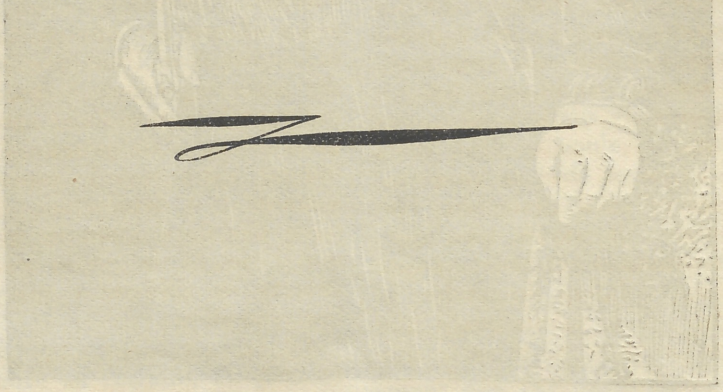
Cette œuvre d'initiative achevée, il pouvait dès 1890 rentrer en France, auréolé d'un nouveau prestige, après avoir reçu de l'empereur lui-même la plus haute récompense honorifique accordée à des étrangers.

Cinq ans à peine ont suffi : à de tels élèves, il n'est pas besoin de répéter la leçon, et les ingénieurs japonais persévérant dans la voie ainsi tracée pouvaient réaliser aussitôt la puissante flotte dont les quatre premiers navires de Bertin constituaient le noyau.

Dès 1894, au Yalou, galop d'essai présageant l'éclatante victoire de Tsoushima, la nouvelle marine subissait victorieusement l'épreuve du feu. Les nouveaux navires résistèrent d'une manière remarquable à l'artillerie chinoise. Les coups reçus à la flottaison ne leur causèrent aucune voie d'eau et le lendemain du combat, l'Amiral Ito pouvait écrire à Bertin : « Nous nous sommes battus hier, et vos bateaux ont entièrement répondu à ce que vous aviez prévu ».

Au cours de cette mission, d'ailleurs, Bertin n'avait pas fait seulement œuvre de technicien. Tout en nouant les plus précieuses et les plus solides amitiés dans l'élite du pays, il avait su pénétrer, l'âme, la civilisation et le génie japonais dont l'étude, poursuivie jusqu'à ses derniers jours, fut l'un des délassements préférés de ses travaux plus ardus d'ingénieur et de savant. Rénovant les impressions de son premier séjour, il put alors, en de nombreux voyages au pays ami, visiter les vieux temples, les tombes des héros populaires et étudier à loisir les traditions et les mœurs de l'empire millénaire. L'« Histoire des guerres civiles du Japon », œuvre de philosophe et de moraliste autant que d'historien, fut le fruit de cette longue étude.

C'est sans doute pour une large part grâce à cette œuvre d'amitié qu'au Japon le souvenir de Bertin est encore si vivace, et son nom vénéré à l'égal des plus grands.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant (1)

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

"POUR moi, je vous avoue que quand je fus arrivé à la Cochinchine, et que j'entendis parler les naturels du pays, particulièrement les femmes, il me semblait d'entendre gazouiller les oiseaux et je perdais l'espérance de la (la langue annamite) pouvoir jamais apprendre. »

C'est encore le P. de Rhodes qui nous parle. On peut voir par là, que ce n'est pas d'aujourd'hui que la langue annamite offre des difficultés aux débutants, et que ces difficultés sont réelles, mais qu'elles ne sont pas insurmontables.

Les difficultés que rencontre l'Européen qui veut apprendre l'annamite viennent soit des sons de la langue : voyelles ou consonnes jamais entendues, surtout importance des accents, des tons, qui déroutent l'Européen ; soit de la structure même de la langue, non qu'elle soit compliquée, mais par suite même d'une simplification à laquelle nos esprits ne sont pas habitués.

Il y a des difficultés qui sont les mêmes pour tous. Il y en a qui sont purement individuelles.

J'ai dit plus haut que les difficultés que j'avais eues à distinguer l'*a* long de l'*ă* bref. Parmi les tons, c'est le ton descendant, le *huyền*, qui me donna le plus de fil à retordre. Un de mes confrères me disait : « Vous voyez, quand je prononce *con bò*, en prononçant con, je ne descends pas, ma voix reste toujours au même niveau, tandis que lorsque je prononce bo, ma voix descend. Vous voyez bien : *con bò, con bò*. Je disais : Oui, mais je ne voyais rien du tout, ni que sa voix restât au même niveau, ni qu'il descendit. Remarquez le phénomène : je savais bien que, pour prononcer correctement un mot marqué de l'accent descendant, il fallait descendre, la voix devait descendre ; je le savais parce que je le voyais dans ma Grammaire, et parce que tout le monde me le disait ; mais je ne me rendais pas compte de ce que c'était que « descendre » en prononçant un mot. Au fond, je ne comprenais pas ce qu'était le ton descendant. Puis, un beau jour, je ne me rappelle plus dans quelles circonstances, pour quel mot, dans la bouche de qui, un beau jour, je vis, je compris, et je prononçai correctement le ton descendant.

C'est l'histoire de la chimie, ou de la philosophie, dont j'ai parlé plus haut : le voile tombe, et l'on comprend.

Et, chose curieuse, lorsque, plus tard, j'étudiai le dialecte tonkinois, puis le dialecte du Sud, pour me rendre compte des différences qui les distinguent du dialecte du Haut-Annam, c'est toujours ce ton descendant qui me donna le plus de mal, pour le saisir. Mon oreille doit avoir horreur des tons descendants.

Pour moi, donc, je savais ce qu'était un ton descendant, en théorie, mais en pratique, je ne le saisissais pas. J'ai vu, et plusieurs fois, le cas contraire : des confrères qui prononçaient très bien les mots affectés du ton descendant, mais qui soutenaient opiniâtrement que la voix ne descend pas sur ces mots. D'autres soutenaient que, sur les mots à ton ascendant, la voix ne montait pas : ils étaient seulement prononcés plus haut que les mots à ton égal. Ici, c'était la connaissance théorique des faits qui faisait défaut. Que de discussions j'ai entendues, sur les questions les plus délicates de la linguistique, et où se lançaient, et avec le plus d'ardeur, des personnes qui n'avaient jamais ouvert un livre de linguistique !

L'accent dit interrogatif, le *hỏi*, ne présenta pas trop de difficultés pour moi. Mais, à un certain moment, je ne pouvais pas le prononcer à voix haute, en criant. Mon répétiteur s'appelait justement *Cảnh*, avec un beau *hỏi*. Nous allions sur une grande lande qui est située devant le Petit Séminaire, je m'éloignais de mon répétiteur à portée de voix, et je m'exerçais à prononcer son nom en criant jusqu'à ce que j'aie prononcé à peu près correctement. Est-ce que le souvenir de Démosthène s'exerçant à débiter ses discours au grondement des flots, avait eu quelque influence sur moi ? Je ne le pense pas. Je m'exerçais à vaincre les difficultés que je rencontrais, tout bonnement.

Un de mes confrères, mon voisin, venu en Mission un an après moi, et à l'égard duquel, nécessairement, je prenais quelques airs de mentor, avait une difficulté pour les aspirées. Il prononçait bien le *ph*, qui est devenu à peu près identique à notre *f*, mais pour le *th*, le *kh*, il ne s'en sortait pas, et chose curieuse, il déplaçait l'aspiration, le reportant après la voyelle. Au lieu de prononcer *tha, kha* (*t-h-a*,

---

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139, 144 et 149.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

k-h-a), il prononce « *tah* », « *kah* » (*t-a-h*, *k-a-h*). C'était une gageure car les sons qu'il rendait, et qu'on trouve dans les langues des tribus indonésiennes de la chaîne Annamitique, sont bien plus difficiles à prononcer que les aspirées annamites.

Ces aspirées me rappellent un autre confrère qui venait me consulter de temps en temps. J'avais un petit domestique qui s'appelait *Khiết*. Mon confrère n'arrivait pas à prononcer ce mot correctement. Le souffle était exsangue, l'accent montant s'arrêtait à mi-route. C'était faible. Je disais à Khiêt de prononcer correctement son nom. Il s'approchait du Père, bombait la poitrine, gonflait les joues, et faisait jaillir un *Khiết* qui s'échappait en tempête. Mon confrère finit par prononcer comme lui, mais moins fort. D'ailleurs, c'est, aujourd'hui un de ceux qui parlent le mieux la langue annamite. Il avait pas mal de difficultés, les unes réelles, les autres imaginaires. Il a réussi à surmonter les unes, et même les autres, les plus difficiles.

Toujours à propos des consonnes aspirées. Un autre de mes confrères n'arrivait pas à prononcer correctement le nom de son petit servant, qui s'appelait Phép. L'aspiration y était, ou à peu près, mais l'accent montant s'arrêtait, chez lui aussi, à mi-chemin et même au bas de la montée. Je disais à l'enfant : « Quand le Père t'appellera et qu'il ne prononcera pas bien ton nom, ne réponds pas ». Hélas ! rien n'y a fait, et les tons montants sont toujours à la traîne le long de la pente.

Je pourrais multiplier ces exemples de difficultés d'ordre phonétique. Nul y échappe, tous en rencontrent, les uns plus, les autres moins, celui-ci pour telle voyelle ou telle consonne, cet autre pour tel accent. Mais tous arrivent ou peuvent arriver à les surmonter, avec de la patience et de la volonté et des exercices appropriés. Je suis persuadé que le P. Barthélemy, dont j'ai parlé plus haut, et qui n'a jamais pu prononcer l'**r** frôlé des Annamites, y serait arrivé s'il avait pu rencontrer le Lieutenant Dubois qui lui aurait expliqué comment il faut placer les organes vocaux pour bien prononcer cette lettre.

Il y a aussi les difficultés provenant de la structure de la langue annamite. Beaucoup d'étudiants, je le vois aux examens, la plupart, l'immense majorité, dans leurs copies habillent du français en annamite. Les mots sont annamite, la structure est française. Et c'est là, le fait non seulement des Français, mais aussi des Indochinois. Et c'est que, malheureusement, la langue annamite, de nos jours, sous de multiples influences qu'il serait trop long d'énumérer, tend de plus en plus, dans la presse du moins, à se plaquer sur la langue française. C'est un tort. On devrait réagir.

Enfin il y a les difficultés d'ordre moral.

Un jour, je faisais passer l'examen oral à un capitaine. Il avait une connaissance théorique de l'annamite peu commune. Mais sa prononciation, son élocution étaient déplorables. Je lui dis : « Capitaine, il suffirait que vous vous mettiez seulement quelques mois à fréquenter les Annamites du peuple, et vous seriez un annamitisant hors ligne ». « Ah ! Père, me dit-il, on voit bien que vous n'êtes pas marié ! » De fait, une femme française au foyer empêche bien souvent le mari de fréquenter les Annamites. Mais il y a bien des maris qui vont à la chasse, une ou deux fois par semaine, qui s'absentent pour leurs affaires. Pourquoi n'y aurait-il pas, une fois par semaine, une heure par jour, des « sorties d'annamite » ? Et si on ne peut vraiment pas aller au loin, il y a toujours bien dans la maison, le boy, le cuisinier, le bécon. Qu'on se fasse une règle absolue de ne leur parler qu'en annamite.

« Père, pour l'annamite, il n'y a rien à faire. J'ai commencé à m'y mettre, c'est impossible, c'est trop difficile. »

Voilà la grande raison, la peur de l'effort, le manque de volonté.

Rappelez-vous le Père de Rhodes. Lui aussi, il lui semblait qu'il n'y arriverait jamais à apprendre cette langue d'oiseaux. Et cependant, au bout de quelques semaines, il pouvait distinguer les sons et les accents, au bout de quatre mois, il confessait, après six mois, il prêchait. Mais aussi, il s'était appliqué à cette étude de toutes ses forces, il avait travaillé tous les jours, il ne s'était jamais découragé ! Ou, s'il s'était découragé, car cela arrive, il s'était repris et s'était remis au travail.

J'ai connu des missionnaires qui avaient des défauts de prononciation. Je n'en connais aucun — je parle des anciens — qui n'ait pu parvenir à « se débrouiller ! Je crois que tous les Français qui viennent dans la colonie sont capables, eux aussi, de « se débrouiller », au moins pour l'annamite de tous les jours. Seulement il faudrait qu'ils imitent le Père de Rhodes : travail, persévérance, volonté.

(A suivre.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



VOILA, chers lecteurs, une annonce qui vous est certainement très familière. A la plupart d'entre vous, elle apporte chaque matin sa moisson de nouvelles... bonnes ou mauvaises... Aux heures de détente, elle vous invite aimablement aux joies de la musique, du chant, du théâtre ou de la poésie... Enfin, à tous, elle donne la fierté de penser que, prolongeant en quelque sorte les antennes nationales de Vichy, celles de Radio-Saigon — couvrant facilement tous les pays de l'océan Indien et de l'océan Pacifique — contribuent pour une large part à faire rayonner sur le monde la pensée française et à faire connaître à tous, le vrai visage de la France. Aussi sommes-nous certain, chers lecteurs, de vous intéresser en vous faisant visiter notre grande station indochinoise de radiodiffusion.

LA Société Indochinoise de Radiodiffusion a commencé ses émissions, sur les antennes de Radio-Saigon, le 1er avril 1939.

A la suite d'accords passés avec le Gouvernement général de l'Indochine, l'exploitation technique des installations de la Société a été confiée à la Compagnie générale de T. S. F. déjà chargée du fonctionnement du Centre Radioélectrique de Saigon (qui assure les communications radiotélégraphiques et radiotéléphoniques de l'Indochine avec l'extérieur).

I. — Les studios.

Les studios de Radio-Saigon ont donc été installés provisoirement dans les locaux du Centre Radioélectrique, rue Richaud à Saigon. Ils sont, pour le moment, au nombre de deux :

— Un studio « speaker » d'un volume de 60 mètres cubes, muni d'un dispositif de climatisation, utilisé pour les informations, les causeries, les interviews, les annonces, etc...

— Un studio « musique » d'un volume de 300 mètres cubes, dont la superficie peut d'ailleurs être réduite de moitié au moyen d'un rideau coulissant, utilisé pour les récitals, les concerts, les montages radiophoniques, les émissions théâtrales, les émissions publiques (on peut y admettre une cinquantaine de spectateurs), etc...

Ces deux studios ont vue l'un sur l'autre par une large baie vitrée comportant trois glaces séparées par un intervalle d'air de dix centimètres. Leurs portes, étanches, sont également en partie vitrées afin de permettre aux visiteurs — toujours nombreux — de suivre les émissions. Enfin, ils sont tous les deux séparés, par des baies vitrées, de la salle de « mélange » et de contrôle où se fait le réglage de la modulation avant son départ vers les émetteurs.

Au point de vue « acoustique », l'équipement de ces deux studios a été particulièrement soigné : doubles plafonds, cloisons en briques creuses, revêtements de kapok et de matériau insonore, du type cellotex, utilisé dans les salles de cinéma, portes étanches, rideaux mobiles, leur assurent l'imperméabilité aux bruits de l'extérieur, l'absorption, la réverbération et l'écho indispensables à tout studio de radiodiffusion.

Au point de vue « électrique », l'installation n'a rien à envier aux studios les plus modernes : microphones électro-dynamiques ou à ruban, de haute fidélité, signalisations lumineuses et contrôles auditifs par haut-parleur de qualité, câblages soigneusement blindés, commandes électriques à distance par relais électromagnétiques ; en un mot, tout a été prévu pour permettre une exploitation souple et sans défaillances.

La salle de « mélange » et de contrôle qui, comme nous l'avons dit, a vue sur les deux studios par deux baies vitrées, comprend essentiellement :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le micro de Radio-Saigon à la Foire-Exposition de Saigon.

— Deux tables tourne-disques munies de tous les perfectionnements les plus modernes, permettant le mélange de quatres disques tournant simultanément.

— Un châssis métallique portant : les préamplificateurs de microphones et de pick-up, les amplificateurs de ligne et ceux de contrôle, les caissons d'alimentation, les appareils de mesures, les jacks permettant de combiner ensemble les différents amplificateurs suivant les besoins du service, les arrivées et les départs des lignes souterraines reliant les studios au Central des P. T. T., au Bureau Central Radio, à la station d'émission de Phu-tho, à la station de réception de Tang-phu, etc...

— Un pupitre central de « mélange » (permettant l'émission simultanée de deux programmes différents) comportant les commandes des relais mettant en ou hors circuit les micros et les haut-parleur, le réglage de volume particulier à chaque micro et à chaque pick-up, le réglage de l'ensemble de la modulation après mélange, la commande automatique du carillon « indicatif », les appareils mesurant le niveau de la modulation avant son départ vers les émetteurs, etc...

Les installations techniques des studios comprennent en outre :

— Un dispositif de réglage permettant d'utiliser, pour moduler les émetteurs, soit les courants modulés renvoyés depuis la station de réception du Centre Radio (relais de la Voix de la France, par exemple), soit la modulation provenant d'une installation extérieure de prise de son (reportages, retransmissions de cérémonies religieuses, de soirées théâtrales, etc...).

— Un dispositif d'émission de signaux horaires, qui permet de donner trois fois par jour aux auditeurs de Radio-Saigon l'heure exacte transmise par les installations horaires du Bureau Central Radioélectrique.

— Une chambre d'écho qui, en faisant subir à la modulation les transformations nécessaires, permet de réaliser certains effets de creux donnant l'illusion d'une grande salle, d'une cathédrale, d'une caverne, etc...

— Des ensembles d'enregistrement, fixes et portatifs, qui permettent d'enregistrer sur disques souples des interviews, des discours, des reportages, des radiodiffusions devant être répétés au cours des différentes émissions.

— Des ensembles portatifs de prise de son pour les reportages et les retransmissions extérieurs.

— Deux récepteurs du type courant permettant au technicien de contrôler les émissions à tout moment en se plaçant exactement dans les mêmes conditions d'écoute que l'auditeur moyen.

— Une cabine étanche pour l'écoute des disques.

Le technicien et le « metteur en ondes » disposent donc à tout moment pour les émissions :

— Du carillon « indicatif ».

— Des signaux horaires.

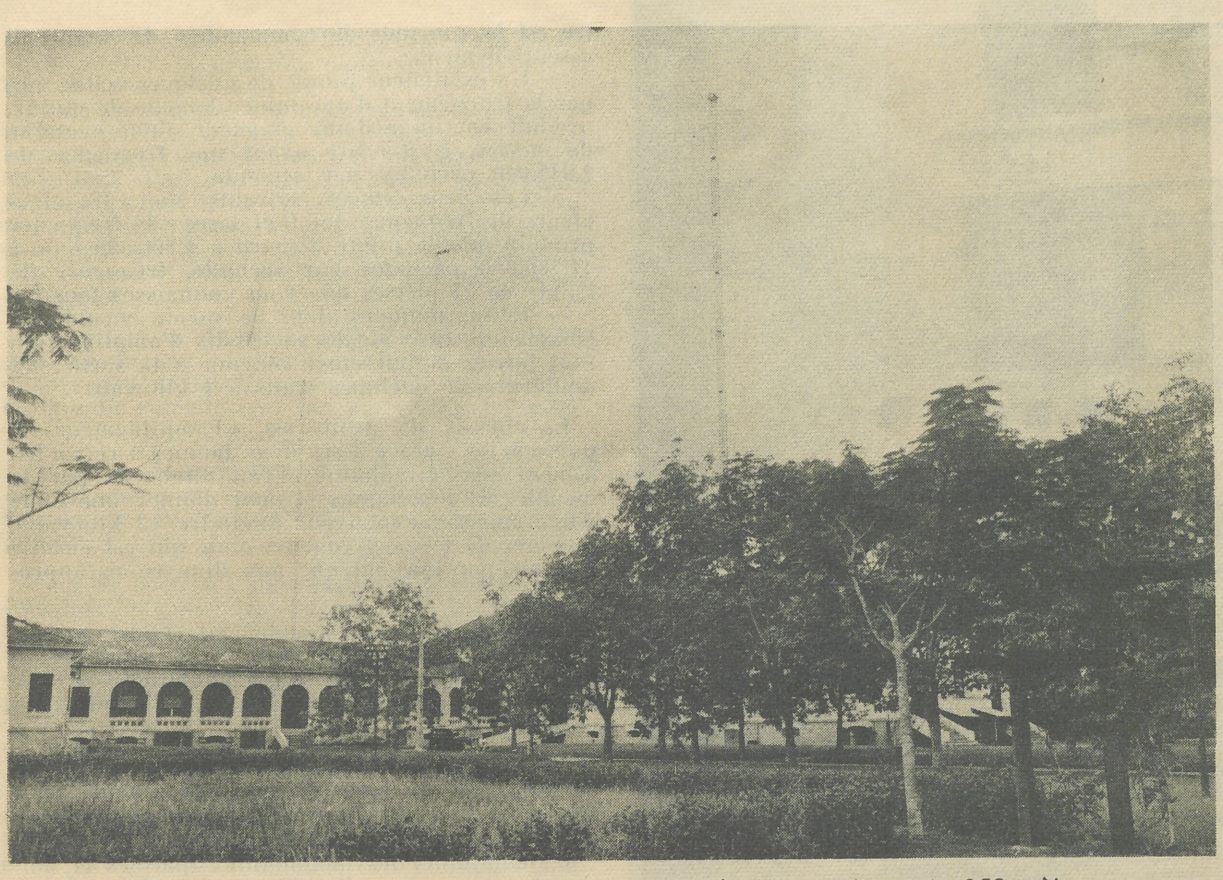
— De quatre tourne-disques pouvant passer soit les disques du commerce soit les disques doubles enregistrés aux studios ou à l'extérieur.

— Des micros des deux studios (avec écho artificiel, éventuellement).

— Des programmes d'autres stations pouvant être relayés.

Des reportages ou retransmissions de l'extérieur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La station d'émission de Phu-Tho (Saigon). — Au fond, les pylônes de 250 mètres.

On imagine facilement le nombre de combinaisons possible ; inutile de dire qu'elles exigent, de la part du « metteur en ondes » et du technicien, outre une connaissance parfaite de la musique, un « doigté » et une « oreille » sans faiblesses.

Voilà le côté « technique » des studios ; le côté « administratif » n'est pas moins important : discothèque imposante où sont rangées dix mille galettes de cire représentant vingt mille faces classées et cataloguées suivant tous les genres de musique connus, afin de rendre les recherches plus faciles pour la composition des programmes ; secrétariat où s'affairent régisseurs, speakers, traducteurs, sténos, dactylos, comptables, plantons, etc... Ajoutez à tout ce personnel les artistes français et indochinois qui viennent aux studios pour l'émission en cours ou pour préparer celles des jours suivants, les personnes collaborant à la composition des programmes, les auteurs de sketchs et de montages, les techniciens, les nombreux visiteurs toujours curieux de tout ce qui touche à la Radio... imaginez les sonneries retentissant sans cesse pour prévenir speakers ou artistes... les appels téléphoniques, les haut-parleur distribuant la musique et la parole un peu partout pour permettre à tous de suivre les émissions... et vous aurez une idée de l'activité qui règne, pendant la plus grande partie de chaque journée, dans les coulisses de Radio-Saigon... pour votre délassement et pour votre plaisir.

Quittons maintenant les studios de la rue Richaud pour rendre visite à l'émission.

II. — L'émission.

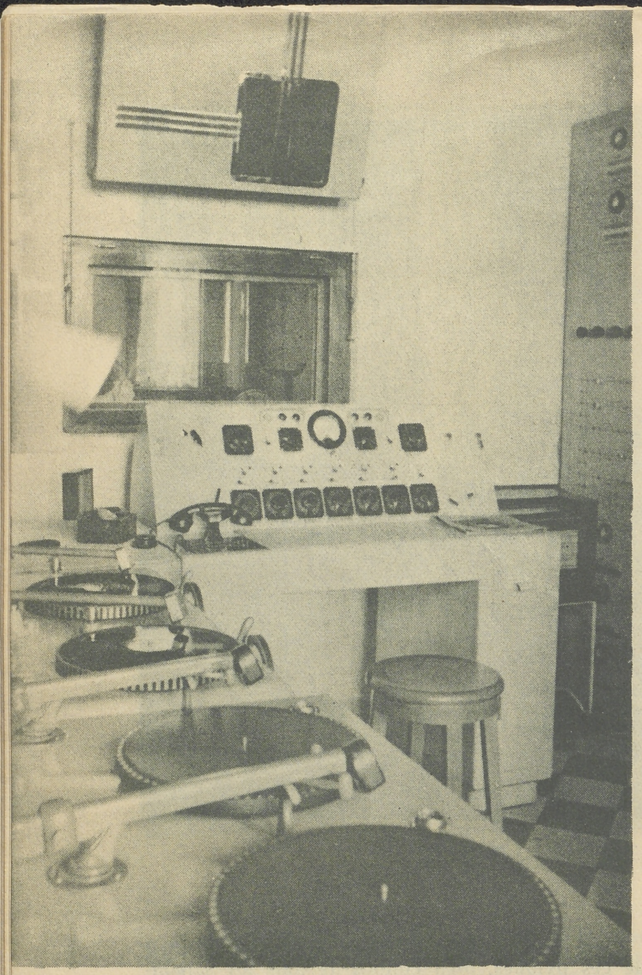
C'est dans la banlieue même de Saigon, au pied de ces pylônes, bien connus de tous les Saigonnais, qui dressent audacieusement vers le ciel leurs 250 mètres d'acier, qu'ont été installés les émetteurs de Radio-Saigon. Dans les bâtiments où sont déjà montés tous les transmetteurs du Centre Radio, une grande salle a été spécialement aménagée pour eux.

Ce qui frappe dès l'entrée le visiteur qui pénètre dans cet antre où, dans le mystère brûlant des lampes de toutes formes, prennent naissance les ondes qui s'envoleront ensuite le long des antennes suspendues dans toutes les directions, c'est le silence... Ici, pas de bruit, pas de sonneries, pas de haut-parleur, pas de visiteurs, pas d'artistes... comme s'il fallait ne point troubler le repos des morts qui dorment, nombreux, dans la Plaine des Tombeaux, toute proche. Seul, un bourdonnement discret, provenant des machines installées en sous-sol, nous rappelle que nous sommes dans le domaine de la Radioélectricité.

En face de nous, au centre, le redresseur à vapeur de mercure qui, dans ses énormes ampoules de verre où des vapeurs bleues visibles derrière deux hublots mènent une infernale danse du Feu, transforme le courant alternatif à 50 périodes du secteur en courant continu à 10.000 volts jusqu'à concurrence d'une puissance de 100 kilowatts.

A droite, les trois châssis métalliques renfermant l'émetteur de 62 mètres (l'ancien 49 mètres). A gauche, les trois châssis de l'émetteur de 25 mètres. Sur les côtés, les immenses tableaux d'appareillage. Devant chaque émetteur la table métal-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La cabine de mélange et de contrôle.

tre est le « meuble de commande ». Il comprend essentiellement :

— Un oscillateur pilote, de quelques watts, qui, par le truchement d'une mince lamelle de quartz, produit une onde d'une longueur d'une centaine de mètres, c'est-à-dire ayant une fréquence de 2.945.000 périodes par seconde.

— Les deux étages suivants sont des doubleurs de fréquence qui font passer la fréquence produite par le pilote d'abord à 5.890.000 puis à 11.780.000 périodes par seconde, fréquence de l'onde de 25 mètres que vous connaissez tous.

— Enfin, toujours dans le même meuble de commande, trois étages successifs d'amplification font passer la puissance obtenue à la sortie des doubleurs de quelques watts à 1 kilowatt.

Le châssis de droite est « l'amplificateur de puissance » : grâce à ses deux lampes à refroidissement par circulation d'eau attaquées par le meuble de commande, il peut donner une onde d'une puissance pouvant atteindre 12 kilowatts, toujours de même fréquence-onde qui est ensuite diffusée par une antenne aux dimensions appropriées.

Si ces deux meubles seulement étaient en service, vous n'entendriez alors dans votre récepteur qu'un léger souffle, sans modulation ; et cette modulation, c'est le troisième meuble qui l'apporte.

C'est le châssis de gauche, appelé « meuble de modulation ». Il comporte notamment trois grosses lampes à circulation d'eau. Son rôle essentiel est :

1° d'amplifier les modulations (paroles et musique) arrivant par ligne souterraine depuis les studios, à un niveau très bas (exactement le niveau de la voix humaine dans une communication téléphonique normale) ;

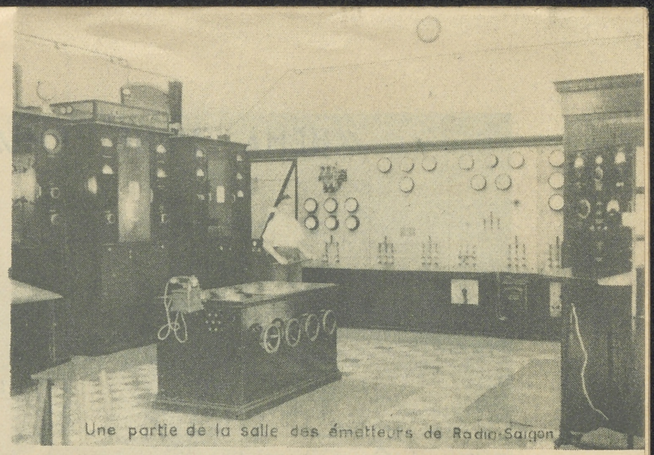
2° de transmettre ces modulations convenablement amplifiées à l'onde « porteuse » obtenue à la sortie de l'amplificateur de puissance. Cette onde sera donc modulée suivant le programme des studios... et il ne restera plus à votre récepteur, véritable petite usine, encore plus compliquée dans son genre, qu'à faire une transformation inverse et vous restituer fidèlement musique et paroles.

L'émetteur de 62 mètres est à quelques détails près absolument identique, mais donne une fréquence de 4.810.000 périodes par seconde et fonctionne actuellement sur une puissance moindre.

Quant à celui de 285 mètres (1.050.000 périodes) il comporte aussi les mêmes éléments à l'exception évidemment de l'amplificateur de puissance.

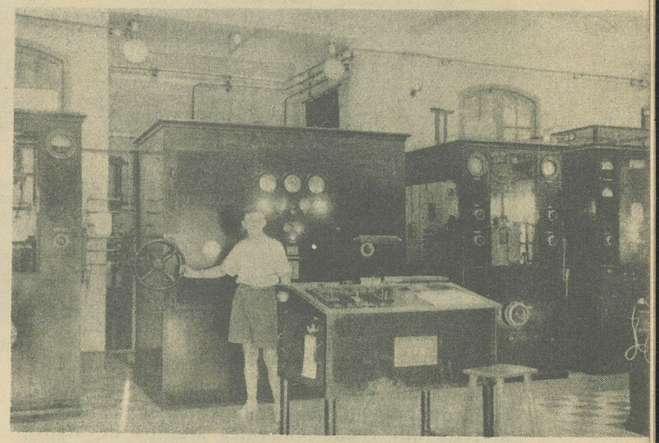
Tout ce matériel, de construction entièrement française comme les nombreuses lampes qui l'équipent, est parfaitement *up-to-date* et son fonctionnement est d'une régularité et d'une sécurité absolues. D'ailleurs toutes précautions sont prises pour que les interruptions soient réduites au minimum, et il faut reconnaître qu'elles sont extrêmement rares.

En ce qui concerne l'énergie nécessaire au fonctionnement de tout cet appareillage, elle est fournie par le secteur de Saigon, sous 6.600 volts à 50 périodes. Des groupes convertisseurs donnent les différentes tensions « continues » néces-



Une partie de la salle des émetteurs de Radio-Saigon

L'émetteur 62 mètres.
A droite, un coin du 285 mètres.



Au centre, le redresseur à vapeur de mercure ; à droite, l'émetteur 62 mètres ; à gauche, l'émetteur 25 mètres ; au premier plan, le pupitre de modulation.

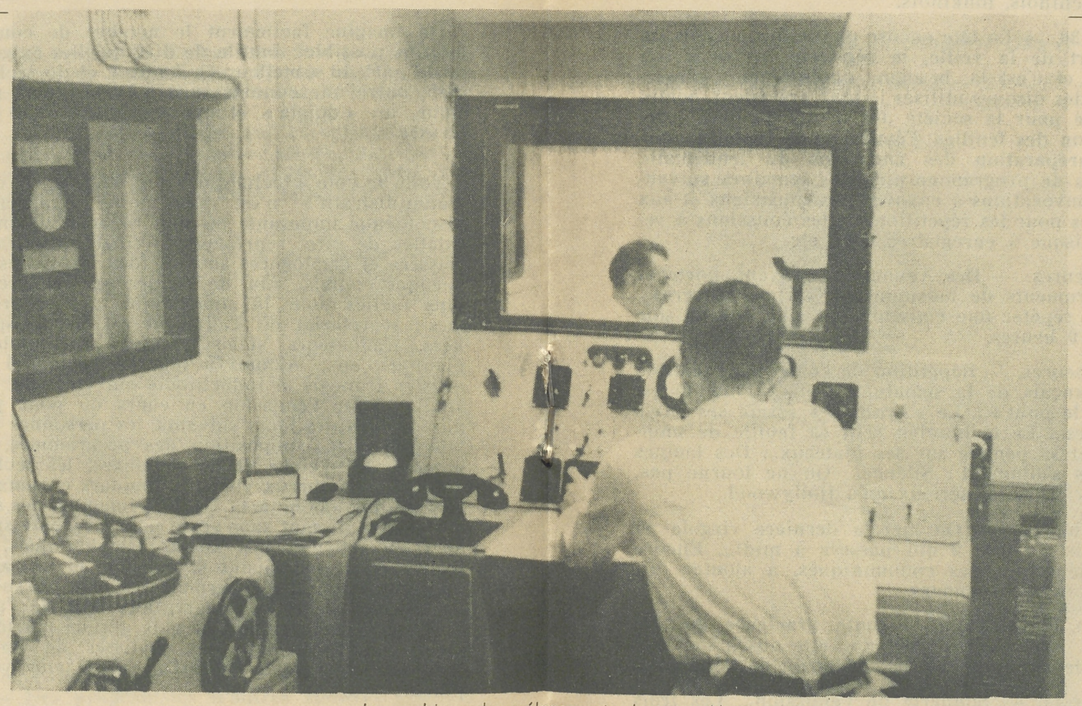
lique de commande d'où se font automatiquement le démarrage et l'arrêt du poste.

Dans un coin, plus modeste, un seul châssis contenant l'émetteur de 285 mètres. Plus loin, le tableau d'arrivée de toutes les lignes souterraines reliant les studios à la station d'émission. Enfin, au milieu de la salle, un pupitre métallique d'où se fait la distribution de la modulation aux différents émetteurs.

Partout, des feux de position de couleurs différentes indiquent les appareils en ou hors service et rappellent à tous qu'il y a danger de mort. Un seul opérateur assure la surveillance et le réglage de cet ensemble étonnamment silencieux... pour lui, les informations les plus sensationnelles, les plus belles pages des maîtres de la musique se traduiront par les déviations affolées des aiguilles de ses appareils de mesure et par le clignotement discret des lampes au néon.

Vous sachant curieux de connaître d'un peu plus près les émetteurs proprement dit, nous allons essayer de vous expliquer très rapidement, et sans vous fatiguer de termes trop techniques, le fonctionnement de l'un d'eux, celui de 25 mètres par exemple.

Des trois châssis qu'il comporte, celui du cen-



La cabine de mélange et de contrôle.
Au premier plan, l'opérateur technique ; en face, à travers la glace, le speaker des informations ; à gauche, la baie vitrée du studio - orchestre.

saires à tous les étages : 500, 550, 1.100, 3.000 volts. Des batteries d'accumulateurs d'une capacité individuelle de 1.500 ampères-heure sous 20 volts sont utilisées pour le chauffage des filaments de certaines lampes. Enfin la haute tension nécessaire aux lampes de puissance et à celles de modulation est fournie par le redresseur à vapeur de mercure déjà décrit.

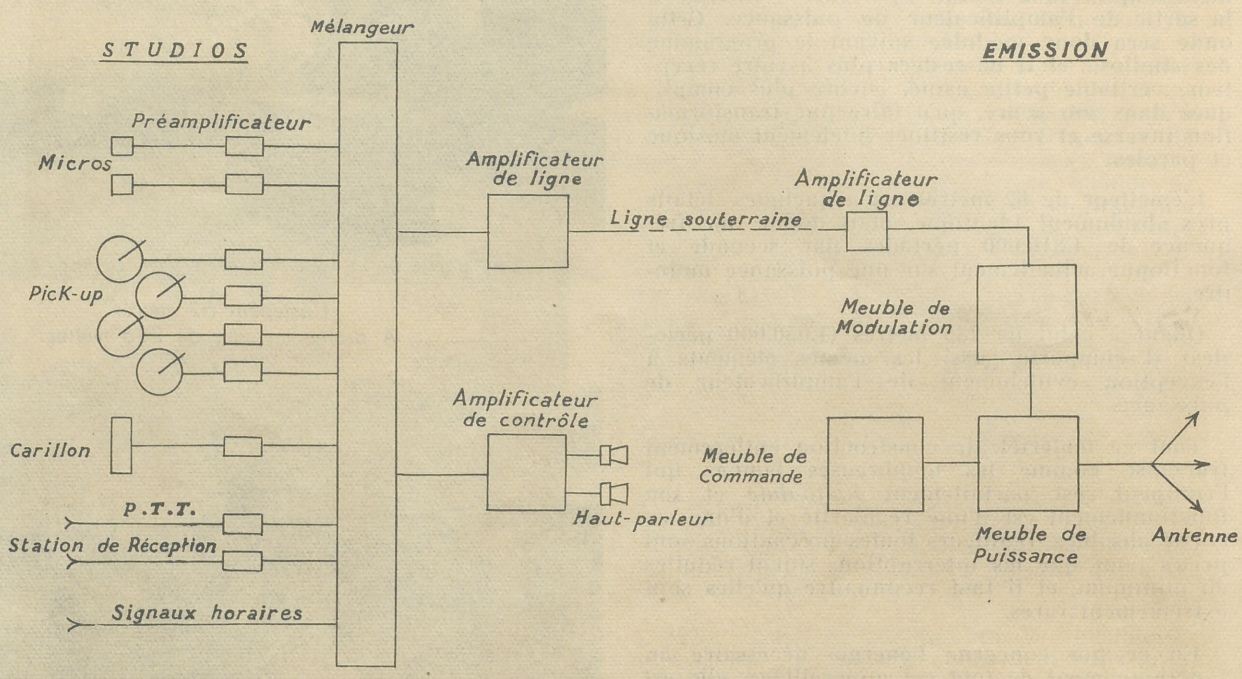
Les antennes, suspendues aux pylônes de 250 mètres du Centre Radio, ont été étudiées pour assurer le maximum de rayonnement dans toutes les directions.

Enfin des instruments de laboratoire de grande précision permettent de faire à tout instant les vérifications et les contrôles, en quantité et en qualité, indispensables.

Ainsi, grâce à son matériel de qualité, grâce à la puissance de ses émetteurs, grâce à ses trois ondes (285 mètres pour les auditeurs situés dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour de Saigon, 62 mètres pour ceux situés de 50 à 1.000 kilomètres environ, 25 mètres pour ceux situés au delà de 800 kilomètres), Radio-Saigon couvre non seulement toute l'Indochine mais est encore entendu dans tous les pays, même les plus éloignés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SCHÉMA D'UNE EMISSION DE RADIO SAIGON



III. — Une journée de travail à Radio-Saigon.

Nous allons essayer maintenant de rendre plus vivant le tableau que nous vous avons fait de l'activité qui règne dans les studios de Radio-Saigon en vous faisant vivre une journée de travail de notre grande station de Radiodiffusion.

5 heures. — Saigon dort encore... à peine réveillé, aspirant avec délices les bouffées de sa première cigarette, le speaker des informations arrive aux studios. Armé de ciseaux, d'un pot de colle, de crayons de couleur, il commence à faire le tri des liasses de dépêches qu'on lui apporte sans cesse du Bureau Central Radio. Jusqu'à 7 h. 30, en collaboration avec le service de l'Information et de la Propagande, il préparera le premier bulletin d'informations... à 7 heures, il interrompra quelques minutes son travail pour annoncer le début de l'émission et lire le résumé du bulletin... Pendant le même temps le speaker cochinchinois traduira les nouvelles pour son émission de 7 h. 03.

6 h. 50. — Le technicien arrive... vérifie ses appareils, allume les amplificateurs.

6 h. 55. — La station d'émission appelle au téléphone : les émetteurs sont prêts.

6 h. 59. — Carillon indicatif (25 — 62 — 285).
7 heures. — Signaux horaires. — Marseillaise.
7 h. 01. — Résumé des informations en français.
7 h. 03. — Emission en annamite.
7 h. 30. — Emission en français — Bulletin n° 1.
7 h. 50. — Fin de l'émission.

8 heures. — L'émission est terminé ; le speaker rédige maintenant le résumé qui passera à midi. On tape les copies destinées aux traducteurs anglais, chinois, tonkinois.

8 h. 30. — La tête encore pleine des accents du concert de la veille, le régisseur arrive à son tour... et c'est la besogne quotidienne : classement des disques utilisés le jour précédent, comptabilité pour la société des droits d'auteur, préparation des feuilles d'émission de toute la journée, préparation des émissions du lendemain, projets de programme pour les semaines suivantes, convocations à envoyer aux musiciens et aux artistes pour les répétitions et les émissions à venir, disque à enregistrer, etc., etc...

9 heures. — Des Annamites arrivent, porteurs d'instruments de musique aux formes bizarres... on va répéter une émission qui aura lieu le soir vers 19 heures.

10 heures. — Répétition de l'émission théâtrale en français de la semaine... Tout le monde est « sur le pont »... Le « bruiteur » essaie ses effets sonores... Le technicien relit sa feuille de montage et se penche sur ses plateaux... Des lampes rouges s'allument : Silence... On ne tourne pas, mais c'est aussi sérieux qu'à Hollywood.

11 heures. — On met la dernière virgule au bulletin numéro 2 qui passera à midi... Encore des dépêches, des communiqués, à ajouter jusqu'au dernier moment.

11 h. 30. — Voici la toute gracieuse speakerine... Elle vient « répéter », elle aussi, car elle sera devant le micro jusqu'à la fin de l'émission.

11 h. 44. — Sonnerie de l'émission... Les trois émetteurs sont prêts... les lampes rouges vont s'allumer...
11 h. 45. — Carillon et musique militaire —

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La speakerine de Radio-Saigon.

Emission simultanées en annamite (285 *et* 62) *et en tonkinois* (25).

12 heures. — Signaux horaires (25 — 62 — 285) *— Emission en français — Bulletin n° 2 — Concerts.*

12 h. 40. — Fin de l'émision.



Une artiste française au micro.

15 heures. — Après un court répit, les studios et leurs coulisses s'animent de nouveau ; traducteurs et speakers anglais, annamites, tonkinois, chinois préparent leurs émissions de la soirée... A leur tour, le régisseur et la speakerine reprennent leur tâche préparatoire... plus tard viendront les speakers français, les musiciens, les artistes, les « auteurs radiophoniques », les visiteurs... et jusqu'à 21 h. 30 ce seront, dans ces couloirs trop étroits, des allées et venues incessantes.

17 h. 04. — On sonne... c'est maintenant le début des émissions qui vont se succéder jusqu'à 23 h. 30, sans une seule seconde d'interruption...

17 h. 05. — Emission en chinois mandarin (25).

17 h. 20. — Emission en chinois cantonnais (285).

17 h. 35. — Emissions simultanées en français (25) *et en chinois* (285).

17 h. 55. — Bulletin n° 3 en français (25 *et* 285).

18 h. 15. — Emissions simultanées en anglais (25) *et en annamite* (285).

18 h. 45. — Emission en annamite (25 *et* 285).

19 heures. — Emission en annamite (25, 62 *et* 285).

19 h. 45. — Emission en français (25, 62 *et* 285).

20 heures. — Signaux horaires — Bulletin n° 4 — Concerts, causeries, montages, théâtre, etc...

22 h. 30. — Emission en anglais (25).

23 heures. — Emission en français — Bulletin n° 5 (25).

23 h. 30. — Fin de l'émission — Marseillaise.

23 h. 35. — Saigon dort depuis longtemps...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Une émission annamite.

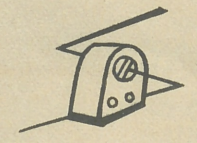


Une artiste annamite au micro de Radio-Saigon.

Radio-Saigon ferme ses portes, mais dans moins de six heures, elles rouvriront... et ce cycle de travail recommencera impérativement, dimanches comme jours fériés... pour que les auditeurs retrouvent aux mêmes heures les informations, les causeries, les reportages, les concerts, les pièces de théâtre dont ils ne peuvent **plus** se passer...

Terminons cette visite à Radio-Saigon et à ses coulisses en remarquant que si le développement de la Radiodiffusion en Indochine est, en raison des circonstances, provisoirement limité, il n'en est pas moins appelé à un avenir considérable. Aussi le Gouvernement général de l'Indochine vient-il de décider la construction, malgré les difficultés présentes, d'une Maison de la Radio qui n'aura rien à envier à celles qui existent dans toutes les grandes villes du monde. Dans un local infiniment plus spacieux, les services de notre grande station de radiodiffusion, actuellement trop à l'étroit, pourront s'étendre confortablement... et l'Indochine affirmera ainsi sa position, une des premières en Extrême-Orient grâce à Radio-Saigon, dans le domaine universel des Ondes.

F. B.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

NOUS AVONS RELU POUR VOUS...

UN VOYAGE MOUVEMENTÉ DE PAUL DOUMER (1897)

J'AVAIS eu une démonstration douloureuse et terrible de la nécessité des voies de communication pour ce pays, au mois de novembre 1897. J'étais à Hanoi quand l'annonce d'un typhon menaçant la côte d'Annam me parvint. A ce moment même, l'attitude hostile du Conseil colonial de Cochinchine et la prochaine réunion du Conseil supérieur rendaient nécessaire ma présence à Saigon. Il me fallait prendre la mer et faire la traversée sur le seul bateau dont je disposais, la canonnière à roues « Alouette ». C'était un petit navire en bois de six cents tonneaux, ne calant que 2 m. 40, ayant deux canons de 90 millimètres et quatre canons-revolvers de 37. En développant tous ses moyens, il donnait au maximum huit nœuds de vitesse. Quinze ans plus tôt, les canonnières de ce type, « Alouette », « Bengali », Pluvier », etc... (on les appelait irrévérencieusement les « Rossignols ») avaient rendu des services dans les rivières du Tonkin. Les besoins et les excitations de la guerre aidant, elles avaient trouvé moyen, à cette époque, de remonter le Fleuve Rouge jusqu'à Hanoi et même jusqu'à Sontay. Depuis, les bancs formés dans le fleuve ne leur permettaient plus d'aller au delà d'Haiphong.

L'« Alouette », qui était la principale force de notre station navale du Tonkin, n'avait donc qu'une valeur médiocre, pour ne pas dire nulle. Si elle marchait mal en temps ordinaire, on ne pouvait plus du tout compter sur elle par gros temps. Ce n'était pas un bateau marin, capable d'affronter une tempête. La tempête faisait rage pourtant, et il me fallait partir. Je prévins le commandant de la Marine à Haiphong, le capitaine de frégate Seurat, que je m'embarquerais pour Saigon sur l'« Alouette » le 19 novembre. L'excellent homme me fit, par télégramme, de respectueuses mais énergiques représentations sur les dangers d'un tel voyage ; il ajoutait, cependant, que le commandant de l'« Alouette » consulté s'était déclaré prêt à partir si on lui en donnait l'ordre. Je donnai un ordre formel et je descendis, la nuit, le Fleuve Rouge pour m'embarquer le lendemain à Haiphong.

Le commandant Seurat était navré de ma résolution. Il m'aimait bien, je crois ; mais il aimait surtout ses bateaux. L'« Alouette » était le plus important de ceux qui composaient sa modeste flottille, et il n'avait pas de doute qu'elle serait dans quelques heures au fond de la mer de Chine. Il tenait à dégager sa responsabilité et il avait, pour ce faire, rédigé un rapport au ministre de la Marine qui partirait par le plus prochain courrier. Il me le remit en mains à mon arrivée à Haiphong afin qu'il ne passât pas inaperçu au Gouvernement général et que je n'ignorasse pas ce qu'il contenait. C'était une longue et véhémente protestation contre le péril auquel j'exposais l'« Alouette », « qui n'était pas un navire de mer ». Avant d'expédier le rapport aux bureaux du Gouvernement général à Hanoi, où il subirait les formalités d'enregistrement, j'y ajoutai une annotation : « L'« Alouette », disais-je, qui n'est pas faite pour aller sur mer, suivant l'affirmation de M. le Commandant Seurat, est hors d'état de naviguer dans nos rivières : je prie M. le Ministre de la Marine de me faire savoir à quoi elle sert ». Si l'éventualité prévue s'était réalisée, et si l'« Alouette » avait fait naufrage, l'arrivée en France, un mois plus tard, de ce rapport et de mon annotation aurait quelque chose de piquant.

Mais je ne partageais pas les appréhensions du commandant de la Marine. J'avais déjà beaucoup navigué sur l'« Alouette » ; je l'avais vue se bien comporter par de forts coups de vent, et j'avais surtout une confiance absolue dans son commandant, le lieutenant de vaisseau Morier, un homme d'intelligence et de sang-froid, marin dans l'âme, capable et digne d'être un jour à la tête de nos escadres. D'ailleurs le devoir m'appelait à Saigon ; à moins d'impossibilité absolue, je devais m'y rendre.

Le commandant Seurat m'accompagna à bord de la canonnière quand je m'embarquai.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il jetait des regards attendris et navrés sur le bateau qu'il croyait ne plus jamais revoir, alors qu'il décorait si bien la rade de sa haute mâture ! Le commandant Morier me reçut à la coupée, et quand le clairon eut fini de sonner « Aux Champs », il me dit avec une certaine gravité :

— Monsieur le Gouverneur Général, j'espère que l'« Alouette » justifiera la confiance que vous avez mise en elle.

Quelques instants plus tard, nous descendîmes la rivière. Tous les objets, sur le pont, dans les cabines, partout à l'intérieur du bateau, étaient absolument amarrés en vue des mouvements désordonnés que nous promettait la mer. Sur la barre du Cua-Cam, il y avait une profondeur de 2 m. 20 seulement, alors que le bateau calait 2 m. 40. Heureusement la barre qui est de vase molle résiste peu, et l'« Alouette » passa péniblement, mais passa au travers d'elle. A peine sommes-nous entrés en mer dans la baie pourtant abritée, que le tangage commence. Un mille plus loin, nous trouvons des vagues énormes. La petite « Alouette » ressemble à un bouchon avec lequel la mer joue. Elle roule, tangue, se couche sur le côté, se dresse de l'avant, de l'arrière. C'est vraiment miracle qu'elle ne capote pas. La nuit est vite venue ; nous sommes dans le noir ; on ne voit rien ni autour de soi, ni au-dessus. Les lames gigantesques qui nous soulèvent et nous ébranlent de terrible façon ne s'aperçoivent même pas. Sur la passerelle où je suis avec le commandant, tous deux cramponnés aux montants de fer, la situation par moment est tragique. Le bateau gémit sous les coups ; il se couche au point qu'on se demande s'il pourra se relever. Cent fois il arrive à la limite de l'inclinaison possible; un degré de plus et c'en serait fait de lui. Le commandant a dû changer de route ; le milieu du golfe du Tonkin serait intenable, les côtes de l'Annam plus dangereuses encore. Il se dirige vers l'île d'Haïnan pour profiter de l'abri relatif de son massif montagneux. Celui-ci devra nous donner, au matin, un vent moins violent une mer plus maniable. C'est la nuit qui est dure à passer. Elle passe dans cette terrible agitation, dans ce déchaînement des éléments contre la faible et minuscule coquille de noix qui nous porte. Le jour se lève ; l'« Alouette » flotte encore. La première étape, une des plus rudes, est franchie. Tant que nous serons à l'abri de la grande île chinoise, nous aurons une accalmie relative.

Dans la nuit, lorsqu'on pouvait croire que la mer viendrait à bout du bateau et qu'elle l'enverrait par le fond, comme tant d'autres, sans qu'on en revoie rien jamais, j'avais eu quelques moments de trouble. Comme je le faisais toujours au cours des cinq années passées en Asie, lorsque je me trouvais dans des situations où je sentais la mort me frôler, je fis un court examen de conscience. — Etait-ce bien par devoir que j'étais venu là ? — Oui, assurément, et pour le Gouvernement de l'Indochine le devoir était impérieux. Je pouvais donc chasser toute idée de faute et voir venir la mort avec sérénité, peut-être même avec la fierté de bien mourir. Mais les officiers et les hommes qui étaient avec moi et qui partageraient mon sort ? Eux aussi faisaient leur devoir ; ils affrontaient un danger avec lequel ils devaient être familiarisés, qui les tremperait, s'ils y échappaient cette fois encore, pour le service du pays aux heures critiques.

Au découvert de l'île d'Haïnan, quand plus rien ne l'abrite, l'« Alouette » entre de nouveau en danse. Toutefois la tempête est moins forte que dans la première nuit ; le typhon est passé ; nous en avons la queue, et elle suffit à agiter violemment la mer. Il ne faut pas songer à relâcher à Tourane ; les parages en seraient dangereux au possible. Nous devons nous tenir loin des terres. Bientôt, le vent qui pousse le bateau de l'arrière est moins fort ; il permet de mettre quelques voiles qui appuient sa marche ; puis c'est toute la voilure, avec la grande goélette, qui est sortie.

Le temps devient beau ; les courants que le typhon a formés, le vent, la machine, tout pousse l'« Alouette » qui défile fièrement, à une vitesse qu'elle n'a jamais connue, devant le phare de Padaran pour gagner le cap Saint-Jacques. Elle a fait en trois jours, par un temps abominable, ce qu'elle met cinq jours à faire par beau temps. Le typhon a passé suffisamment loin d'elle pour ne pas la détruire ; il s'est contenté de la secouer furieusement ; mais il a accéléré sa marche de façon prodigieuse. Quand le commandant de la Marine d'Haiphong reçut la nouvelle de notre arrivée inattendue, il dut croire à un miracle.

(Extrait de Paul Doumer, « Souvenirs ».)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sur les côtes du Golfe de Thailande

ILES

par le Dr Guy Issartier

Iles sur les horizons,
dans le crépuscule pareilles à des mirages,
elles s'effacent, glissant au loin,
comme des navires appareillant,
vers le large, avec leurs cargaisons,
d'hommes, de fleurs et de bêtes...

Elles s'enfoncent dans la nuit, traînant
comme d'épaisses fumées sur leurs têtes
le panache lourd des forêts; dans le ciel
frémissent leurs longues palmes que le vent
balance comme des voiles.
Tous feux éteints, elles s'en vont
à la rencontre des étoiles.

Elles errent dans l'inconnu
semblables aux sombres fantômes
des continents disparus.
Elles rodent à travers les houles
sur les grands abîmes sourds; et flottent dans leur sillage
les corps transparents des sirènes
aux verts cheveux d'algues, qui roulent
l'éclair froid de fluides diamants,
dans la phosphorescence des sables.

Trempées par les embruns et les brises,
elles reviennent au matin
du fond des mystérieux lointains
reprendre leur attente immobile.
Mais si suaves, si paisibles,
dans l'éveil rougissant du jour
plus fraîches que la joue de l'aurore,
qu'on dirait, du sourire des mers,
qu'elles surgissent à la ronde,
ruisselantes de parfums et d'azur,
dans la pureté virginale du monde.

Ha-Tiên, 1943.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE CENTRE DE JEUNESSE FÉMININE DE SAIGON

par R.

OUVERT le 20 novembre 1941 grâce à des subventions des Budgets général, local et régional, le Centre occupait alors des locaux provisoires couverts en paillote à l'angle des rues Thevenet et Pierre-Flandin, dans un quartier neuf, aux voies larges et aérées. Actuellement de grandes constructions définitives viennent d'être érigées pour servir à l'ouverture du prochain cycle. Ce sont les bâtiments que vient de visiter le Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse le 29 juin. Ils comprennent, outre un internat complet, de vastes salles de conférence et de travail, des bibliothèques, terrains de jeux et d'entraînement physique.

Accessible aux Françaises et Annamites de toutes confessions de 16 à 25 ans, le nombre des auditrices passa de trente et un en novembre 1941 à cinquante-trois en juillet 1942 et doubla encore depuis.

Quoique appartenant à toutes les religions et à toutes les couches de la population, ces éléments hétérogènes, grâce à l'atmosphère du Centre, se fondent instantanément et la camaraderie franche et harmonieuse qui y règne entre Françaises et Annamites est un grand réconfort pour ceux qui œuvrent ici en vue d'une collaboration franco-annamite de plus en plus intime.

Le régime actuel est l'externat, mais il comprendra grâce aux nouveaux locaux un internat destiné aux jeunes filles de l'intérieur.

Sous la direction générale de Sœur Durand, visitatrice des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, et la direction effective de Sœur Camille et de Mlle Chauvet, professeur détaché par l'enseignement, secondées par un personnel enseignant, en grande partie bénévole, ce Centre dispense un enseignement d'enrichissement général adapté au rôle familial et social de la jeune fille de demain. Son but est de développer la culture morale, nationale, intellectuelle, physique, pratique et artistique de la jeune fille ; de l'éveiller au sens des responsabilités.

Récemment réorganisé, grâce à l'expérience de deux années, le nouveau Centre comprend :

1° **Un institut professionnel et ménager,** où sont poursuivis, dans une section préparatoire et générale, le dégrossissement (cuisine, coupe, couture, tricot, éducation générale, morale, familiale, physique), dans une section de travaux féminins, l'éducation de la mère et de la maîtresse de maison (hygiène, puériculture, psychologie de l'enfant, travaux à l'aiguille, arts ménagers, bricolage et économie domestique) et enfin dans une section secrétariat, l'instruction professionnelle (sténo-dactylo, comptabilité, archives) ;

2° **Un service social** s'occupe des activités suivantes : garderies, pouponnières, jardins d'enfants, auxiliaires sanitaires, patronages et colonies de vacances ;

3° **Un cercle des monitrices,** véritable trait d'union entre toutes les brevetées de Dalat.

Enfin sont rattachés à ce Centre :

a) **Une école locale de Cadres de Jeunesse féminine** à Thu-duc en pleine nature et au grand air ;

b) **Un externat à Gia-dinh** édifié dans un parc agréable et destiné aux jeunes filles de condition très modeste ;

c) **Un internat à Thu-duc** réservé à des jeunes filles déjà instruites et cultivées.

Toutes ces institutions du Centre de Jeunesse Féminine de Saigon sont, comme on le voit, diverses et variées. Aussi s'adressent-elles à toutes les vocations et à toutes les classes sociales sans exclusives ni parti pris.

Ni ateliers, ni écoles, ces diverses institutions du Centre visent à former — dans le cadre des directives du Maréchal, sous les auspices du Commissariat général Sports-Jeunesse, du Gouvernement de la Cochinchine et du Service local de l'Enseignement —, dans une atmosphère de joie, d'activité et de patriotisme, une jeunesse féminine « Unie et Forte » devant les durs combats de la vie, où Françaises et Annamites, qu'attendent les mêmes nobles tâches, sont rapprochées par une compréhension mutuelle et liées par une amitié et une estime réciproques.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 12 AU 19 JUILLET 1943

Pacifique.

Les opérations de défense entreprises par les forces japonaises contre les troupes américaines nouvellement débarquées se poursuivent en Nouvelle-Géorgie.

Le 11 juillet, une attaque aérienne a été effectuée contre de nouveaux éléments de débarquement établis sur la côte méridionale de l'île. 24 avions alliés ont été abattus au cours du combat aérien qui s'ensuivit.

De farouches contre-attaques sont entreprises par les troupes impériales de terre contre les forces américaines avançant en direction de Munda, par le nord et le sud.

Deux croiseurs alliés ont, de plus, été coulés et un troisième incendié au cours d'un combat naval nocturne engagé dans les eaux de l'île Kolombangara.

Russie.

Les durs combats qui se déroulent depuis le 5 juillet sur un front s'étendant de Bielgorod à Orel, n'ont amené aucun changement important.

Des deux côtés, des pertes considérables ont été subies, sans qu'aucune décision ait pu être obtenue.

Le 15 juillet, les troupes du maréchal Timochenko ont déclenché une double offensive au nord et à l'est d'Orel, dans le but de soulager la pression subie par l'armée Rokossovsky défendant le secteur de Bielgorod.

Des brèches effectuées dans les lignes allemandes, ont été immédiatement réduites à la suite de violentes contre-attaques.

Sicile.

De violents combats continuent à se dérouler dans la partie méridionale de la Sicile, à la suite des opérations de débarquement entreprises par les Alliés dans la nuit du 8 au 9 juillet.

Les troupes britanniques, américaines et canadiennes, qui prennent part aux combats, ont effectué à partir du 10 juillet leurs débarquements respectivement au cap Pachino et au sud de Syracuse, à Gela, et à Licata, villes situées sur la côte sud et sud-est de l'île.

Appuyés par un puissant tir des unités navales et bénéficiant, dès les premières heures des hostilités, d'une grande supériorité aérienne, les Alliés sont parvenus à constituer des têtes de pont, puis ils ont déclenché de puissantes attaques vers l'intérieur de l'île et le long des côtes.

Le 12 juillet, les troupes britanniques s'emparaient du port de Syracuse ainsi que de Pozzalo, tandis que les troupes canadiennes occupaient Licata.

Le 13 juillet, Raguse, à 10 kilomètres de la côte sud ; Floridia et Palazzolo, respectivement à 10 et 43 kilomètres à l'ouest de Syracuse ; le port d'Augusta, à 30 kilomètres au nord de la même ville, et enfin Ispica et Rosolini, sur la voie ferrée reliant Pozzalo à Syracuse, tombaient également dans les mains des Alliés.

Le 14 juillet, les troupes américaines du général Patton atteignaient Ponte-Olive, à 11 kilomètres au nord de Gela, et les troupes canadiennes, Naro, à 30 kilomètres à l'est d'Agrigento.

Le 15 juillet, les troupes de la VIII[e] Armée, sous le commandement du général Montgomery, attaquaient avec de puissantes forces blindées en direction de Catane et effectuaient leur entrée à Lentini. Elles occupaient également Mellili et Carlentini, à une vingtaine de kilomètres de cette ville.

Le 16 juillet, de nombreux points de résistance situés sur les arrières du front à Biscari, Vittoria, Sortino et Medica, étaient réduits alors que les villes de Vizzini, au nord-ouest de Syracuse, Palma di Montechiarre, Campo Bello et Canicatti, au nord de Licata, étaient capturés par les éléments avancés américains et canadiens.

Les 17 et 18 juillet, enfin, les villes de Caltagirone et d'Agrigento étaient prises d'assaut par les troupes du général Patton.

Toutefois, par une série de contre-attaques, les troupes italo-allemandes ne cessent d'infliger de lourdes pertes aux troupes alliées, alors que les appareils de la Luftwaffe entravent les apports de matériel par des attaques précises sur les transports britanniques.

EN FRANCE

12 juillet. — Assistant à la première journée nationale du mouvement prisonnier à la salle Wagram, le président Laval déclare : « J'ai toujours eu, dit-il, d'instinct, la certitude que la guerre était mauvaise et qu'elle ne payait jamais pour la France, même quand elle était victorieuse.

» En faisant la guerre, on endosse des responsabilités, j'ai accepté moi aussi et maintenant j'accepte de faire une politique de reconstruction et d'entente avec l'Allemagne et de tout faire pour cette politique.

» Je n'aime que mon pays. Et c'est parce que je n'aime que mon pays, que j'ai toujours agi dans ma vie publique pour le préserver toujours de la guerre.

» J'ai trouvé sur ma route, pour empêcher la France de réaliser une entente avec ses voisins, l'Allemagne et l'Italie, un pays qui, toujours, se dressait : l'Angleterre.

» Pour moi, je n'ai qu'un espoir, c'est qu'un jour l'histoire enregistre que j'aurai été parmi les Français dans cette période douloureuse entre toutes, l'ouvrier de bonne volonté qui voulait défendre et sauver son pays. »

13 juillet. — L'Académie des Sciences a désigné M. Coquot, membre du Conseil de Perfectionnement de l'Ecole Polytechnique, en remplacement du général Bourgeois.

15 juillet. — La Section de Sète de la Légion Française des Combattants organise, en collaboration avec le Secours National, quatre convois d'enfants qui seront hébergés à la montagne par des particuliers. Les petits Sétois, soustraits aux aléas de la guerre, passeront ainsi plusieurs mois de vacances dans les régions d'Albi, de Gaillac, de Rabastens, de Réalmont et d'Alban.

16 juillet. — 87 morts et 272 blessés, tel est le bilan des pertes subies par la population lors du dernier bombardement anglo-américain sur la région parisienne.

16 juillet. — A la suite des accords intervenus entre le Gouvernement français et les autorités d'occupation, le premier train de la II[e] tranche de prisonniers rapatriés est arrivé à Compiègne.

17 juillet. — Le *Journal Officiel* publie un décret concédant à l'ordre des Chartreux la propriété de la Grande Chartreuse.

18 juillet. — La société pour le développement de l'artisanat décide d'accorder aux dentellières bretonnes un concours des plus sérieux afin qu'elles puissent subvenir aux besoins de leurs foyers par la vente de leurs dentelles. Tous ces travaux seront groupés par la Société artisanale du Finistère et vendus dans deux magasins parisiens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Des erreurs du passé aux vérités d'aujourd'hui : une politique nouvelle.

1918...

Les cinq années de guerre avaient déterminé sur le continent une crise économique profonde. Elles avaient ruiné toutes les nations de l'Europe continentale au profit des Etats-Unis.

Business are business. *Cette ruine de l'Europe était visible surtout en Allemagne, en Italie et en France où elle se manifestait par une crise économique et monétaire sans précédent.*

D'où la décadence des classes moyennes, la formation d'une classe de nouveaux riches, la dépréciation du travail intellectuel, la toute-puissance de l'argent, la démoralisation générale. L'Allemagne, l'Italie et la France eurent beaucoup de peine à échapper au bolchevisme.

Certains pays réagirent.

Aussitôt l'Angleterre et la Franc-Maçonnerie internationale, qui avaient soutenu l'Allemagne quand elle était sous le régime de la république de Weimar, devenaient les ennemis de l'Allemagne hitlérienne.

En un mot, on s'acharna, de façon néfaste pour tous les peuples, à faire vivre l'« invivable » traité de Versailles.

Cest qu'il était l'œuvre des Démocraties, c'est-à-dire de la Judéo-Maçonnerie internationale et que, par conséquent, la grande presse dite d'information le représentait à la foule comme un texte intangible et sacré. C'est aussi, et surtout, qu'il ne s'agissait nullement de l'intérêt de la France, ni de celui de l'Europe, ni de celui de la Paix, mais uniquement de l'intérêt de la Démocratie. Cela est si vrai que ceux qui, en France, furent les ennemis de l'Allemagne hitlérienne avaient été les amis de l'Allemagne républicaine ; ceux qui furent les ennemis de l'Italie fasciste avaient été les amis de l'Italie socialiste ; ceux qui furent les ennemis de l'Espagne franquiste avaient été les amis de l'Espagne Frente popular. Tant il est exact qu'ils se souciaient peu de la France, mais seulement de la République ! Si Hitler, Mussolini et Franco eussent été des dictateurs républicains comme Staline, la politique extérieure de la Troisième République, de 1919 à 1939, en eût été totalement inversée.

Il ne s'agissait nullement de savoir ce qui était utile et profitable à la France, mais bien ce qui était utile et profitable à la Démocratie. Ce principe néfaste conduisait une fois de plus notre pays à une politique pacifiste et antimilitariste à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur on faisait une politique cocardière et belliqueuse. Contradiction interne qui est normale et constante en régime républicain, et qui, dans l'histoire, a maintes fois conduit les démocraties aux guerres les plus folles, les plus sanglantes, les plus inhumaines.

En vingt années la démocratie judéo-maçonnique mena la France à la situation tragique dans laquelle elle se débat depuis trois ans.

(FRANCE-ANNAM du 8 juillet 1943.)

Aujourd'hui :

Au règne des droits, les Révolutions contemporaines entendent substituer celui des devoirs de l'homme envers les réalités primordiales, les cellules essentielles que sont la famille, le commune, le métier, la province, la nation, Elles ne considèrent plus l'individu, tel que l'avaient défini les philosophes du XVIII^e siècle, et tel que l'avait déifié la République, mais la personne humaine dans les conditions réelles de sa vie au sein des valeurs humaines qui lui sont préexistantes et tutélaires. C'est bien la condamnation de la démocratie, sous quelque forme que ce soit. Car l'intelligence, l'autorité et l'ordre ne viennent pas d'en bas, mais d'en haut. Leur exercice suppose l'existence d'un pouvoir fort et indépendant de l'opinion, indépendant surtout de l'élection, et assuré de la continuité nécessaire à toute entreprise humaine, même la plus modeste.

L'Etat ne supprime pas les entreprises individuelles, mais il les hiérarchise, les dirige, les contrôle, les encadre : plus de trusts patronaux ni de syndicats ouvriers, plus de lock-out ni de grèves. Patrons, employés et ouvriers deviennent les associés d'une même œuvre qui s'intègre elle-même dans l'œuvre nationale. D'où concentration des efforts, accroissement de la production, harmonisation, ordre, élimination des conflits, ardeur au travail.

C'est là un excellent exemple de la primauté du politique sur l'économique et qui contredit radicalement la prétendue primauté de l'économique affirmée à la fois par l'école libérale et par l'école socialiste.

(FRANCE-ANNAM du 12 juillet 1943.)

Notons ces judicieuses réflexions de Jean Guitton, dans l'*Action* :

Pour achever l'œuvre de l'unité française, tout Français doit accomplir une sorte de conversion. Jusqu'à nos épreuves de 1940, les partis dits de Droite tendaient à mettre le National avant le Social. Les partis de Gauche tendaient à mettre le Social avant le National. Chacun doit maintenant envisager avec hardiesse le côté de l'idéal commun que sa tendance négligeait.

La mystique nationale doit faire disparaître l'opposition stérile et sotte qui a pu exister jadis entre les travailleurs des mains et ceux de l'esprit. Chaque métier est un ministère. Chaque métier a sa spiritualité et il permet à l'homme d'atteindre sa perfection propre. Les vrais travailleurs s'estiment entre eux ; ils se rendent un mutuel hommage.

Etre « ouvrier de France » ou « paysan de France » cela doit être un honneur et une consécration comme d'être soldat ou marin.

(ACTION du 16 juillet 1943.)

Abrégé de l'Histoire de la Légion.

Ce livre qui s'adresse non seulement aux Légionnaires, mais à tous les Français et Indochinois, nous apporte de précieux renseignements sur un mouvement dont les multiples manifestations dans les domaines les plus divers, n'avaient encore été en Indochine rassemblées en une présentation unique. Sur l'histoire de la Légion en France notamment.

(OPINION du 7 juillet 1943.)

Concours littéraire.

Le Tràng-An-Bao *publie dans son édition d'hier, les résultats de son concours littéraire institué le 12 décembre 1942 sous les auspices du ministère de l'Intérieur et du Service local de l'I. P. P., sur des sujets ayant trait à la Révolution Nationale et à la Monarchie annamite, lesquels devaient être traités en prose et en poésie annamites.*

Ce concours littéraire du Tràng-An-Bao, *qui a pris une importance non prévue par ses fondateurs, atteste de façon éclatante les sentiments de sincère attachement à la Révolution Nationale et à la Monarchie de la part de tous les lettrés annamites, la vivace persistante des traditions littéraires dans les provinces de Nghê-an, de Ha-tinh et de Thua-thiên, et enfin le maintien en poésie annamite des formes de la versification classique traditionnelle.*

(FRANCE-ANNAM du 7 juillet 1943.)

L'émigration tonkinoise en Cochinchine.

L'émigration des habitants du Tonkin vers Rachgia a obtenu de merveilleux résultats. Chaque famille d'émigrés a reçu de l'Administration le matériel agricole nécessaire pour travailler. Des établissements officiels (écoles, maternité, infirmerie, poste militaire, etc...) sont installés à Rach-gia en vue de la protection de ces émigrés. La vie de ces derniers est de jour en jour plus facile, et un jour viendra où le problème de l'émigration des Tonkinois sera résolu.

(TRANG-AN du 8 juillet 1943.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Du 12 au 18 juillet 1943.

L'effort français en Cochinchine : Travaux de mise en valeur de la province de Bac-liêu et de la région de Camau.

Grâce aux efforts continus de l'Administration, la province de Bac-liêu, terre alluvionnaire de 740.000 hectares, est devenue une riche contrée, grande exportatrice de riz, de sel, de bois et de charbon. Des routes et des canaux vont achever d'en débloquer des parties jusque-là peu accessibles.

Ainsi, en quelques dizaines d'années, un pays de jungle et de marécages s'est transformé, par un immense effort de construction et d'assainissement.

Championnats de Natation.

Hanoi, 12 juillet. — Dimanche 11 juillet, ont été disputés, à la piscine du Cercle Sportif, les championnats du Tonkin de Natation.

La Légion à Dalat.

Dalat, 13 juillet. — L'Amiral a reçu dans la matinée les représentants de la Légion des Combattants en Indochine qui se sont réunis à Dalat en vue d'établir le programme de la *Journée Légionnaire* du 30 août, IIIe anniversaire de la Légion en Indochine.

Course de relais cycliste Hanoi-Saigon.

Hanoi, 14 juillet. — A 7 heures du matin a été donné le départ de la grande randonnée à bicyclette des Scouts, qui constituera la moderne commémoration du fait historique suivant :

En 1802, l'Empereur Gia-Long, fit son entrée triomphale à Hanoi. Il envoya un courrier porter à Hué et à Saigon un message annonçant qu'il avait réussi à fonder l'Empire d'Annam s'étendant de Hà-tiên à Cao-bang.

Distribution de prix.

Phnom-penh, 14 juillet. — Une distribution des prix a eu lieu le 13 juillet 1943 à Phnom-penh, sous la présidence de S. M. Norodom Sihanouk et de M. le Résident Supérieur Gautier. Le Chef du Protectorat a prononcé un important discours dans lequel il a fait un exposé de la politique éducative qui permettra à la Jeunesse cambodgienne de s'adapter au rythme de la vie moderne

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **M. N. V. T... à Nam-dinh.** — Voici les renseignements que vous nous demandez concernant les éditions Alexandre-de-Rhodes.

Le tome II du « Kim Vân Kiêu » (460 pages) paraîtra vraisemblablement en fin juillet.

Le « Chinh-Phu Ngâm » paraîtra vers la fin août.

« Les Contes de Perrault », dans le courant septembre.

(Nous nous basons sur les promesses des imprimeurs. Nous espérons qu'ils les tiendront.)

Quant aux projets immédiats de l'Association, les voici :

Nous poursuivrons l'édition des traductions des principaux chefs-d'œuvre de la poésie annamite, dans les mêmes formes que le « Kim Vân Kiêu » et le « Chinh-Phu Ngâm ».

Sont en cours de traduction : le « Hoa-Tiên », le « Luc-Vân-Tiên », le « Tân-Cung Oan », le « Nhi Dô Mai ».

Nous poursuivrons également la réédition bilingue et illustrée des traductions de Nguyên-van-Vinh, dans les mêmes formes que les « Fables de La Fontaine » et les « Contes de Perrault ».

Nous éditerons d'autre part des « Pages choisies » de S. E. Pham-Quynh en français et en annamite.

Enfin nous éditerons les manuscrits primés de nos concours annuels.

La correction des manuscrits des concours 1943 se poursuit. Nous ne pensons pas cependant que les résultats puissent être proclamés avant la fin de l'année.

Nous rappelons que la date de remise des manuscrits, pour l'année 1944, a été fixée au 1er février.

~ **Abonné 366, à Biên-hoa.** — Nous accusons réception et nous vous remercions de votre gigantesque programme, qui doit transformer la face du monde. Nous en avons apprécié le caractère très réaliste. A notre avis, vous n'oubliez que deux choses :

1° L'extinction du paupérisme à partir de 9 heures du soir ;

2° Et la récupération des canines chez les végétariens.

~ **P. G..., à Saigon.** — Nous offrons à vos méditations ce court apologue, qu'un de nos amis nous a relaté.

Il y a de nombreuses années, un journaliste, éditorialiste d'un grand quotidien politique, accomplit une « mission d'information » au cœur de la vieille Chine. Il s'enquiert auprès d'un vieux Chinois :

« Faites-vous de la politique ?

— De la politique ? répond l'autre étonné. Et pourquoi ? C'est le mandarin de ma circonscription qui en est chargé. Il est payé pour cela. »

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Jean-Louis-Robert, fils de Mme et de M. Noël Vinh, dit Louis Robert (10 juillet 1943).

Marguerite-Marie-Louise, fille de M. Lucien Bécu et de Mme, née Nguyên-thi-Tuât (10 juillet 1943).

Franck, fils de M. Marcel-Armand Mingant et de Mme, née Braun (11 juillet 1943).

Aline-Andrée, fille de M. Auguste-Flavien-Aimable-Raymond Simdon et de Mme, née Bartholomé (11 juillet 1943).

Fernand-Léonard, fils de M. Marie-Francisque-Léonard-Alexandre-Simon Jean et de Mme, née Nguyên-thi-Nghia (14 juillet 1943).

Jean-Paul-Philippe, fils de M. Paul Denuelle et de Mme, née Joséphine-Marie-Madeleine Klein (14 juillet 1943).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JACQUELINE-DENISE, fille de M. Jean-Pierre Souteirat et de Mme, née Emilie Baermann (14 juillet 1943).

FRANÇOISE-MARTHE-ALBERTE, fille de M. Robert Pichon et de Mme, née Palace (15 juillet 1943).

MARIE-FRANCE-SOLANGE-LOUISE, fille de M. Louis-Henri Stumpen et de Mme, née Balsano (15 juillet 1943).

MARIE-ROSE-LOUISE, fille de M. Louis Randonnet et de Mme, née Charton (15 juillet 1943).

GEORGES-GILBERT, fils de M. Georges Collet et de Mme, née Bouret (16 juillet 1943).

JEAN-PIERRE, fils de M. Joseph-Aimé-Léon Eglinger et de Mme, née Fargetton (17 juillet 1943).

COCHINCHINE

MICHÈLE-ANDRÉE-MARTINE (16 juin 1943).

JEAN-PIERRE-MARIE-EMMANUEL-CLÉMENT (16 juin 1943).

SUZANNE-CÉCILIE-PAULINE DUPREY LE MANSCIS (16 juin 1943).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. AMBROISE-LUCIEN MIÈZE avec Mlle NGUYÊN-THI-NHU.

ANNAM

M. MAURICE PAILLAT, commissaire de la Marine, avec Mlle JANINE MARTY.

CAMBODGE

M. VO-VAN-DUYÊN avec Mlle TRAN-THI-NGUYÊT.

MARIAGES.

ANNAM

M. PAUL OGGERI avec Mlle GENEVIÈVE SAUZEAU (10 juillet 1943).

CAMBODGE

M. F. BENEZETH avec Mlle GENEVIÈVE RETHORE-BRINGUIER (10 juillet 1943).

DÉCÈS.

TONKIN

Mme SCHNEIDER, née Ngô-thi-Thuân (11 juillet 1943).

IRÈNE LEBRIN, fille de M. Lebrin Moutton (15 juillet 1943).

MICHÈLE-PATRICIA BELLEFACE (15 juillet 1943).

Mme Vve ALBERT SAMY, née Nguyên-thi-Yên (16 juillet 1943).

COCHINCHINE

M. JOSEPH BOZZI (10 juillet 1943).

M. NGUYÊN-MINH-CHIÊU (10 juillet 1943).

CAMBODGE

Mme UNG TIONGTOUN, née Thiounn Lonn (7 juillet 1943).

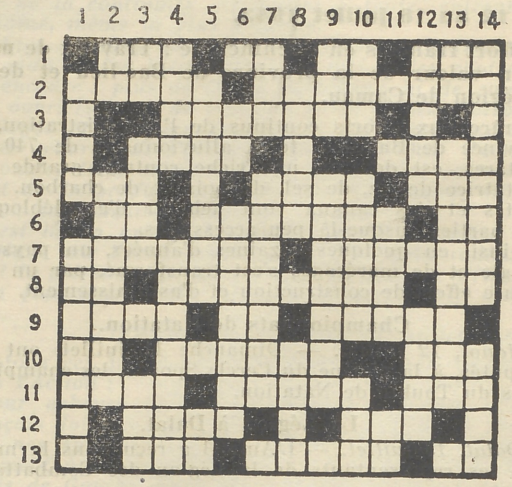
M. RAYMOND BÉRY (9 juillet 1943).

M. RAYMOND TOUSSAINT (11 juillet 1943).

MOTS CROISÉS N° 121

Horizontalement.

1. — Onomatopée — Appellation un peu désuète de l'argent — Pronom — Midi.
2. — Seigneur — Médication conseillée à une parieuse acharnée.
3. — Poméraniens.
4. — Intérêt — Prénom.
5. — Nom hindou — Soulèvement en forme de plis du blastoderme — Grand nombre.
6. — Chef-lieu de canton le plus peuplé de son département — Chef-lieu de canton le plus peuplé de son département — D'une expression latine, qui signifie : au gré du destin.
7. — N'attaquerai pas l'ennemi de front — Soldat d'élite.
8. — Dialecte — Chef-lieu de canton le plus peuplé de son département — Pronom latin et verbe anglais.
9. — De fabrication animale — Ancien fifre chinois — Chanteuse.
10. — Pronom anglais et verbe latin — Ce que chantaient les sirènes — Sert à des artisans.
11. — Pour l'équilibre — Employé — Signe d'égalité.
12. — Fourrure — Onomatopée.
13. — Soit aggravation d'un mal, soit la satisfaction d'un petit veau — Abreuve des lions — Fâcheusement habité.



Verticalement.

1. — Pétille — Chef-lieu de canton le plus peuplé de son département.
2. — Essai d'élocution d'un être très jeune — Ne charme pas nos oreilles.
3. — Admiratif — Chansonnier et vaudevilliste français — Marque de civilité.
4. — Laissa glisser — Fus pris d'une fureur subite.
5. — Champion célèbre contemporain — Pronom latin.
6. — A sa clef — Morgue.
7. — Esprit — Présents d'un dieu.
8. — Fut le théâtre d'un glorieux fait d'armes — Jeune homme d'extraction modeste, moqueur et pas gêné.
9. — L'emporte — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département.
10. — Viennent de paraître — Use peu à peu — La nôtre naquit sous Auguste.
11. — Invitation impériale au travail opiniâtre — Préfixe
12. — Enfant glorieux du Tarn — A une robe immaculée.
13. — Vit naître un homme qui faillit tuer son enfant — Conservions intact.
14. — Ravages — Harpiste divin.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 120

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	■	■	■	O	■	C	A	U	D	A	L	■
2	■	C	O	N	D	O	R	C	E	T	■	A
3	A	R	A	■	■	U	S	■	S	R	■	D
4	■	U	X	M	A	L	■	M	A	I	R	E
5	G	R	A	I	S	I	V	A	U	D	A	N
6	L	A	C	■	■	S	I	N	G	E	S	■
7	E	L	A	V	E	■	M	A	I	■	S	A
8	B	E	■	■	C	O	Y	S	E	V	O	X
9	E	■	E	D	O	M	■	S	R	■	T	U
10	■	A	S	■	S	O	I	E	S	■	E	M

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRET ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BON A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Specia Rhône-Poulenc

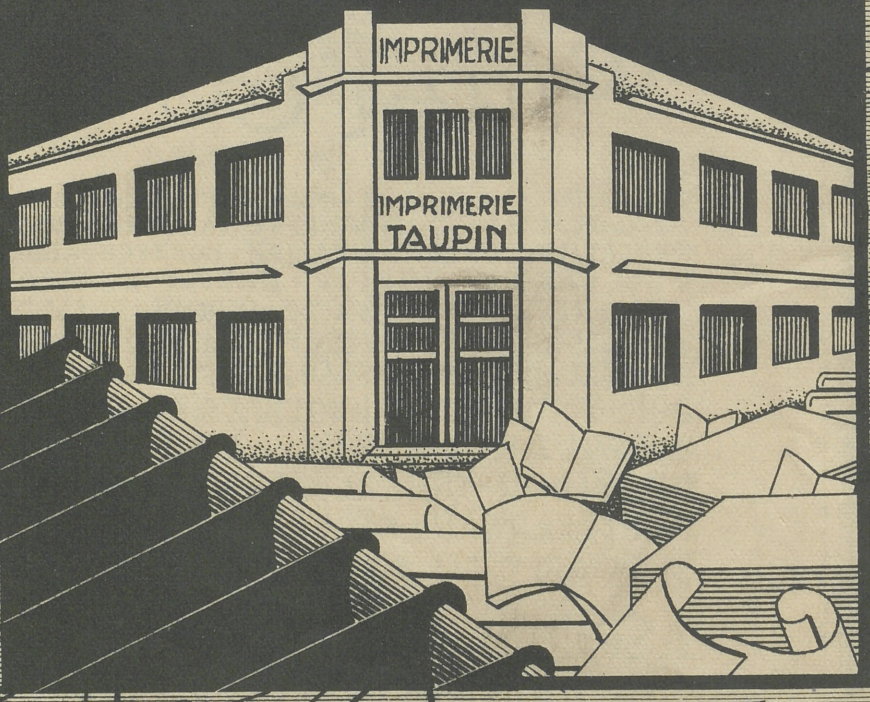


PROPIDEX • ASCIATINE • ORTEDRINE • RHOFÉINE
SONÉRYL • RUTONAL • STIBYAL • NEPTAL • TOCHLORINE
RHODAZIL • ALUNOZAL • URAZINE • CORYPHÉDRINE
GELOBARINE • FORIOD • BAUME RHODIA
NÉO-DMEGON • SANÉDRINE • INFUNDIBULINE
SEPTAZINE • NEO-DMÉTYS • THIAZOMIDE • FLÉTASE
RHODIACARBINE • CRISALBINE • NÉOCARDYL
QUINIO • STOVARSOL • MYOCHRYSINE • KÉLÈNE
DAGÉNAN • ANTHÉMA • PREMALINE
PROPIDON • QUINACRINE • GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN • STOVARSOL • DMELCOS
NOVARSENOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHÔNE

justifient par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRIMERIE
TAUPIN & Cie



8 bis, rue Auriller - Nice
Téléphone : 147 - 148

P. MAU

Université Côte d'Azur. Bibliothèques